

En...fin heureuse

Chapitre 1

Quelques gifles perdues

Je regardais fixement Edward, un garçon maigre avec des cheveux brun foncé et des yeux bleus.

Ma voisine de table me tapota l'épaule. Je dus quitter Edward des yeux car Monsieur Malbar venait de me poser une question et je n'avais rien entendu, pourtant je répondis :

« Aristote a dit plein de choses importantes sur la vie et... »

La classe explosa de rire. Je passai du teint blanc au rouge. Edward me regarda, désolé que je passe pour l'andouille de service, mais en même temps, il rigolait. J'aurais aimé disparaître, juste le temps de m'oublier. Ils m'énervaient tous, même ce prof.

D'ailleurs, il me regardait comme si je venais de débarquer de Mars.

- Alice, pourquoi m'as-tu interrompu ? demanda-t-il.
- Vous ne m'aviez pas posé une question ?

- Non. Mais je peux te mettre une absence si tu continues à dormir en classe.
- Je ne dormais pas.
- Tu faisais quoi exactement si tu ne dormais pas ?
- Je... Je vous écoutais raconter ce qu'Aristote a dit.
- Je ne pense pas car je ne parle pas d'Aristote. Montre-nous ton dessin.
- Non. De toute façon je n'ai fait aucun dessin.
- Es-tu sûre ? Parce que je t'ai vue écrire. Montre-moi ce dessin.

Là, j'aurais dû lui tenir tête et espérer qu'il lâche prise, mais à la place je me levai, tenant mes feuilles dans les mains. A mon avis, j'étais blanche. Il tendit la main et je lui donnai mes feuilles.

Il lut à voix haute avec un sourire triomphant :

« Edward, je t'aime et toi, est-ce que tu m'aimes ? »

La classe explosa de rire. J'étais morte de honte.

- En effet, ce n'est pas un dessin. Ni de la poésie. Aristote n'aurait pas tellement apprécié. Dis-moi, quelle est ta moyenne ?
- 2,5
- Et tu penses qu'écrire des idioties vont t'aider à remonter ta moyenne ?
- Non.
- C'est bien ce que je pensais. Bien, retourne à ta place et écoute si tu ne veux pas finir chez la directrice. D'accord ? Et je ne veux plus voir ce genre de chose sur tes feuilles. Compris ?
- Oui monsieur.

Je retournai à ma table, la tête basse. Je pensai que si j'avais pu rien que le frapper ou le gifler, je l'aurais fait. Edward me regardait bizarrement. Il n'avait ni l'air fâché, ni joyeux. Il m'observa quelques secondes avant de

balancer la tête de droite à gauche, comme il le faisait si souvent. La cloche sonna et les élèves quittèrent la classe pour aller se défouler dans la cour. Deux filles me bousculèrent au passage et elles ne s'excusèrent pas. L'une d'elles dit seulement :

- Tu pourrais au moins te déplacer, « Madame j'entends des voix »
- Ce n'est pas qu'elle entende des voix, c'est qu'elle est folle d'Edward. « Oh, Edward, embrasse-moi ! » dit Jérémie en essayant de m'imiter. De toute façon, s'il t'aimait et crois-moi, ce n'est pas du tout le cas, on l'empêcherait de faire cette connerie dont tu rêves tant.

Je n'avais rien répondu. D'ailleurs, il avait l'air déçu que je ne lui aie pas répondu. Je pense que, s'il n'y avait pas eu le prof, je l'aurais frappé. Mais à la place, j'inventai une ânerie sur ce que m'avait dit Corail, une de mes soi-disant amies.

- Jérémie, tu veux savoir qui t'aime ?
- Ouais, évidemment !
- Ok, mais tu en es vraiment sûr, parce que ça peut te faire un choc.
- Je n'ai peur de rien. Allez, annonce.
- Ok. C'est Corail.
- Corail ? C'est qui celle-là ?
- Corail, c'est la rousse super moche avec des bagues, qui est en 6^{ème} année. Elle flashe sur toi. Une fois, elle m'a dit qu'elle rêvait que tu l'embrasses et que, chaque soir, elle prie pour que vous vous mariiez ensemble. Je crois que tu devrais plutôt t'occuper de ton cul avant de t'occuper de celui des autres.
- Espèce de garce. Je ne te crois même pas.

Mais ça se voyait qu'il flippait. J'essayai de passer entre lui et l'armoire, mais il me fit un croche-pied et je m'étais contre les armoires.

- Oups, il n'ya aucun doute, tu es vraiment un abruti.
- Merci du compliment.
- Mais, ce n'était pas un compliment. Regarde-toi : tu es aussi moche que Corail et tu n'as rien dans la tête, ça prouve que tu es un crétin.
- Tu crois vraiment ?
- Plus que tu ne peux l'imaginer. Bon, pars sinon je te casse ta gueule.
- Au secours, j'ai peur ! s'exclama-t-il avec une voix aiguë. Est-ce qu'Edward viendra me secourir ? Bien sûr que non, suis-je bête. Il ne t'aime pas. C'est quand que tu reviendras sur Terre, Alice ?
- Quand tu seras mort et décomposé. Maintenant, dégage.
- Excuse, je n'ai pas compris. Quand je serai quoi ?
- Mort et décomposé. Maintenant, dégage, sale porc.
- Excuse-moi de te le dire, mais tu insultes les porcs, ce qui n'est pas très bien pour eux puisqu'ils doivent mourir pour que tu puisses les manger, alors...
- Quand tu auras fini de disserter sur toi et ta race, tu me laisseras passer.

Je pense que je n'aurais pas dû insulter Jérémie, parce qu'il est plutôt grand et fort et moi, un peu petite. Il m'envoya un coup de poing sur le nez. Je me mis à saigner, mais je ne pleurai pas.

« La prochaine fois, tu ne m'insulteras pas, ni les porcs » et il sortit de la classe.

Je sortis un mouchoir de mon sac et le fourrai dans mon nez.

« Espèce de sale con » murmurai-je en sortant de la classe.

Je vis quelques filles qui allaient se pomponner dans les toilettes. Moi, je mis mon manteau et y planquai mes mains. Je remarquai que l'une des coutures de la manche droite était décousue.

« Eh Alice ! Tu entends des voix ou quoi ? » me demanda un de ces crétins que je ne pouvais pas supporter. Un autre me cria dessus en disant :

« Tu n'as pas vu la porte ou quoi ? »

Je ne me donnai même pas la peine de leur répondre. Je me demandais encore pourquoi Edward restait avec ces imbéciles. J'aimerais parfois tous les étrangler, mais pas Edward bien entendu, même si parfois il faisait l'abruti. Des fois, je me demandais pourquoi ils me détestaient tant, mais j'arrivais toujours à la même conclusion : ils me détestaient, un point c'est tout.

Je me dirigeai vers la bibliothèque et constatai qu'elle était fermée. C'était bien ma veine : il faisait froid, j'étais détestée et je saignais du nez.

Pourtant rien n'avait changé. Depuis la 5^{ème} année, toutes les filles me crachaient sur le dos. Je ne disais rien. De toute façon que dire ? Que c'étaient que des garces qui couraient vers les garçons pour faire genre ? Ok, avant, j'étais un peu comme ça, mais j'avais changé.

En gros, je n'aimais pas trop ces filles qui se sentaient de sang-bleu alors que leurs parents faisaient un travail si minable qu'on pouvait en rire et qui suaient pour payer une fortune le petit soutien-gorge en soie ou en tissu hyper cher qui tenait deux lavages avant de se déchirer, soi-disant que leur grande fille avait la plus belle poitrine du monde et qu'il fallait la soigner.

Moi, ce genre de filles me soûle avant même de leur parler. Je pense que Nina et sa bande de chiens qui faisaient tout ce qu'elle disait, c'étaient les pires. Si Nina avait dit : « Sautez de ce pont ! », ses soi-disant amies l'auraient fait. C'était grave, mais en même temps drôle, parce qu'une fois, je m'étais disputée avec Nina et quand elle m'avait répondu, ses sales cabots avaient tout répété bêtement. Moi, j'étais morte de rire, mais à la fin, on avait fini par aller chez la directrice parce que j'avais frappé Nina alors que ce n'était même pas vrai. En même temps, elle n'avait pas besoin de me dire que j'étais moche, comme ça il n'y aurait rien eu. Mais malheureusement pour elle, elle l'avait dit, alors ça avait été mon poing dans la figure. Mais ça, je ne l'avais pas dit à la directrice. En bref, j'avais été expulsée trois jours. Quand j'étais rentrée à la maison, mes parents n'en avaient même pas parlé. D'ailleurs, on n'en avait jamais parlé.

Quand j'étais retournée à l'école, Nina portait une espèce de pansement ou un truc du genre.

En plus, elle n'arrêtait pas de tourner autour des garçons en leur faisant croire des tas de choses que je n'avais même pas envie de connaître. Par la suite, on m'avait appris que c'était un pansement pour guérir plus rapidement la blessure « gigantesque » qui allait la défigurer. Soit dit en passant, elle n'était pas d'une beauté exceptionnelle, mais à mon avis, c'était juste pour faire croire que je lui avais arraché l'œil parce qu'au bout de trois semaines, elle l'avait toujours, son pansement, et tout le monde s'en fichait donc, elle se payait un peu la honte.

En me rendant à la bibliothèque, je constatai que j'avais oublié mon sac dans la salle de philo. Je me dépêchais d'aller le chercher pour ne pas arriver en retard quand un abruti de première classe me fit un croche-pied pour que je

m'étale de tout mon long dans le corridor, la tête la première sur les escaliers. J'entendis quelques ricanements, beaucoup d'ailleurs, et un cri affolé. Après je ne sais plus.

Lorsque je me réveillai, j'avais très mal à la tête. J'ouvris un œil pour aussitôt le refermer : on m'avait emmenée à l'hôpital. Moi qui détestais l'hôpital, j'étais servie. En plus cette chambre puait je ne sais quoi, mais ça ne sentait pas la rose. J'essayai de me relever, mais je me recouchai aussitôt. Ma tête me faisait horriblement mal. En plus, j'avais plein de tuyaux dans le nez et dans les bras. Donc, je me recouchai et je fis peur à quelqu'un qui s'était endormi sur la chaise réservée aux visiteurs. C'était un garçon qui devait avoir mon âge. Il avait des cheveux coupés en brosse, noirs et des yeux verts. Il me semblait que j'avais déjà vu ce garçon, comme dans un rêve.

- Tu es folle, rien de plus, peut-être que ce sont les médicaments qui me font cet effet. Rien de plus, rien de moins, me dis-je mentalement.
- Tu n'es pas folle, juste normale.

Je sursautai et frissonnai en même temps. Ce garçon ne venait-il pas d'entendre mes pensées ?

Il se leva de la chaise et se déplaça vers mon lit. J'étais terrorisée.

- Qu'est-ce que tu me veux ? Je n'ai pas d'argent sur moi, ok ? dis-je d'une voix chevrotante.
- Oh non, je ne veux pas d'argent. J'attendais simplement que tu te réveilles.

Le silence s'installa entre nous. Je remarquai qu'il ne m'avait pas apporté de fleurs, j'en déduisis qu'il n'était pas venu pour une simple visite.

- Ce n'est pas une visite ? questionnai-je.

- En effet, ce n'est pas une visite normale.
- J'ai dû dormir longtemps.
- Tu n'as pas beaucoup dormi par rapport à ce que j'ai déjà vécu. D'ailleurs, j'ai déjà attendu plus longtemps.
- Et tu attends depuis combien de temps ?
- Depuis cent ans.

Mon sang se glaça pendant trois secondes, avant de reprendre son parcours. Je pense que j'avais dû arrêter de respirer parce que le garçon me dit : « N'oublie pas de respirer ».

Cent ans ? C'était juste impossible puisque je venais d'avoir 14 ans ! Comment pourrais-je avoir cent ans ?

- Tu te sens bien ? Je n'ai sûrement pas cent ans, lui dis-je.
- Je savais que tu allais réagir comme ça.
- Et toi, tu connais beaucoup de gens qui sont heureux d'être centenaires ? Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre.
- Tu es bien Alice, non ? me demanda-t-il.
- Pourquoi me dis-tu que je suis centenaire ? C'est Nina qui t'a dit de le faire, pour rire ? Hein ? Avoue.
- Ne t'en fais pas pour cette fille. Elle n'est plus là.
- Ne me mens pas s'il te plaît. »

Le garçon ne me répondit pas. Il baissa la tête. De mon côté, j'essayai de me lever du lit, mais la terre se mit à vaciller et mes yeux à me piquer. Par force, je dus me rasseoir et le garçon ricana.

Chapitre 2

Qui suis-je vraiment ?

Dans un bref soupir, je lui dis :

- Vas-y, accable-moi.
- Le jeune garçon approuva de la tête et dit :
- D'accord. Sais-tu où se trouve l'Amérique ?
 - Tu parles sérieusement là ?
 - Je dois donc penser que tu le sais. Dans l'Océan Pacifique, il y a une île qui se nomme l'« Ile de la Reine Charlotte ». Et sur cette île, vivait la reine Charlotte qu'on surnommait « La Magnifique », car elle avait le pouvoir de changer les arbres en or. Lorsqu'elle mourut, il n'y avait aucun successeur. Mais dans son dernier souffle, la reine dit que la prochaine reine devrait avoir un cœur d'or et être née 1000 ans après sa naissance. Tu as été choisie parce que tu es née 1000 ans après sa naissance.
 - Arrête de parler. Si je t'ai bien suivi, je suis celle qui doit succéder à ta reine et qu'est-ce que je devrais faire ?
 - Comme toutes les reines, tu devras faire régner la paix et tout le reste.
 - Ok. Et si tu t'étais trompé et que je ne sois pas la personne que vous cherchiez. Que se passerait-il ?
 - En premier lieu, tu serais mise à mort et moi aussi, je pense.
 - Et pourquoi cet acte de violence sur une personne en vie et innocente ?
 - On ne peut pas prendre le risque que tu dises au monde entier que les fées existent. En plus, nous n'irions même pas au paradis.
 - Bien, je vais te dire clairement le fond de ma pensée : je m'en fiche pas mal que tu n'ailles pas au paradis à cause de moi et je vais te dire que je m'en contre-fiche de ta paix et surtout, je n'ai pas envie de régner sur ton île avec des crétins de ton genre. Compris ?

Le garçon resta silencieux. Une larme coula le long de ma joue. Une petite envie de tout détruire s'empara de moi et je me mis debout. Malheureusement, j'avais oublié que j'avais des fils qui me rentraient dans le nez et dans les bras, alors tout ce qui était attaché autour de moi se fit arracher. Il y eut un bip sonore et puis plus rien. Je m'approchai d'un des bouquets de fleurs qui était posé sur un meuble blanc. Je pris le premier des bouquets, regardai les fleurs pendant cinq secondes avant d'arracher un par un les boutons. Le garçon m'observait, toujours silencieux. Je fis la même opération avec encore quatre gerbes de fleurs, avant de m'arrêter sur un bouquet où il y avait des roses blanches et des roses jaunes, légèrement orangées. J'observai ces fleurs. Elles avaient l'air d'être tellement... irréelles, bien qu'elles se trouvent devant mon nez. Lentement, je me tournai vers l'inconnu. Sans m'en rendre compte, j'avançai vers l'adolescent.

- J'ai été un peu fort sur un point plutôt sensible. Excuse-moi.

D'un pas lent, il s'approcha de moi. Il posa sa main sur ma taille. Dans un souffle, il me dit :

- Tu es pardonnée.
- Je le savais déjà, avant même que tu le penses.
- Tu as toujours cette fâcheuse tendance à vexer les gens sans que tu t'en rendes compte.
- Tu trouves ? C'est peut-être un don.

En guise de réponse, il déposa ses lèvres sur les miennes. Brusquement, la porte s'ouvrit et une infirmière se trouva devant nous. Son visage s'illumina dès qu'elle me vit debout, mais s'éteignit aussitôt en voyant toutes les fleurs par terre et les tuyaux tombés de mon lit.

Elle montra les fleurs, le garçon et, pour finir, mon visage. Subitement, une colère s'empara de moi.

Je lui lançai ironiquement :

- Votre maman ne vous a jamais appris que c'était impoli de montrer les gens de votre doigt tout boudiné ?

La jeune femme allait me répondre, mais je ne lui laissai pas le temps de s'expliquer. Un jet d'eau sortit de mes mains pour venir asperger la pauvre femme.

Celle-ci fut projetée contre le mur d'en face. Elle était trempée jusqu'aux os et une foule de médecins et de personnes aidèrent la jeune femme.

Le garçon me prit la main et nous fit disparaître dans un nuage de poussière.

Chapitre 3

Attaquée par un calamar mutant

Quand le garçon me lâcha la main, nous étions sur une plage déserte. Une vaguelette vint mouiller mes pieds nus. Je lançai un regard vers l'adolescent et remarquai qu'il ne m'avait pas dit son prénom. J'ouvris la bouche pour le lui demander quand il me dit simplement :

- Benjamin

Nous nous ne dûmes plus rien. Benjamin s'assit sur le sable et j'en fis autant.

Je voulais relancer la discussion, mais je ne savais pas quoi dire. Pour finir, je dis juste :

- J'accepte.

Benjamin me regarda et me sourit.

J'observai une mouette blanche attraper un poisson dans l'eau et soudain je me souvins du jet d'eau qui avait jailli de mes mains.

- Comment j'ai réussi à faire ce... truc ?

- Je t'ai dit que tu possédais des pouvoirs que la reine t'avait légués. Si je ne me trompe pas, tu devrais avoir le pouvoir des quatre éléments.

- C'est un peu nul, parce que je ne peux même pas me téléporter ou devenir invisible ou un truc dans le genre.

- Ce n'est que dans les films de fiction que tu vois ce genre de choses. Pas dans la réalité.

- C'est quand même nul.

Benjamin ne répondit rien. Une vague plus grosse que les autres vint nous asperger. Une soudaine envie et un besoin de sauter dans l'eau me prirent.

- Tu ne veux pas aller te baigner ?

- Je n'en ai pas le droit. Et toi non plus. La maîtresse des mers y habite. Elle se sert de son pouvoir de charmeuse pour t'y attirer.

- Mais oui, je te crois. Et moi, je dis juste que tu es un trouillard qui ne sait pas nager.

- Mais non, pas du tout. Je sais nager.

- Mon œil ! De toute façon, je ne suis pas obligée de suivre à la règle ton petit programme et en plus, je suis reine.

Benjamin ne répliqua pas. J'enlevai ma robe de chambre blanche à pois rouges et plongeai. Bizarrement, je n'éprouvais pas le manque d'oxygène. Je barbotai jusqu'au moment où je vis Benjamin arriver vers moi. Il criait des choses incompréhensibles car il avait de l'eau qui lui rentrait dans la bouche.

D'un seul coup, un tentacule m'attrapa par la taille et m'entraîna dans les profondeurs de l'océan. J'aperçus quelques mouvements désespérés de Benjamin mais après, ce fut le trou noir.

Lorsque je me réveillai, j'étais attachée sur une table où des crochets me tenaient les mains et les pieds. Je me débattis un moment, mais arrêtai rapidement, voyant que les crochets ne céderaient pas.

- Tu es dans la merde jusqu'au cou, ma petite, pensai-je presque désespérée.

J'observai la pièce avec le peu de lumière que laissait passer l'océan. J'aperçus quelques tableaux suspendus aux murs. Sur le sol de sable, il y avait un grand tapis tissé d'algues de toutes les couleurs, passant du rose presque blanc au noir.

Il y avait aussi un lustre décoré de coquillages de toutes sortes.

Pendant que j'observais la salle d'un œil critique, je ne vis pas une silhouette approcher. Elle se déplaça vers moi et, quand elle fut assez près, elle fouilla dans sa poche et en sortit un drôle d'objet. La forme n'eut pas le temps de me libérer car la porte venait de s'ouvrir. L'ombre partit sans me délivrer. Une autre chose s'approcha de moi. Elle était fine et gracieuse. Elle me mordit et partit, laissant derrière elle un long rire pas tellement diabolique. Mais, je ne m'en préoccupai pas beaucoup car mon bras était en train de « brûler ». Quelques instants plus tard, je m'endormis.

Mes rêves furent très mouvementés. Mon premier rêve fut bizarre. Je me souviens de m'être retrouvée dans la maison de Nina. Il me semblait que j'étais là pour fêter l'anniversaire de ses sept ans. J'avais mis ma salopette et mes « Converses ». Je m'étais fait deux nattes. J'étais plutôt mignonne, il faut le reconnaître. On était rentrées pour manger le gâteau de Nina. Sa maman était arrivée avec le gâteau et les bougies, mais il n'y avait pas de feu. Nina nous fit toute une scène pour avoir des bougies allumées. Je proposai d'aller chercher des allumettes chez

moi puisque ce n'était pas loin. Toutes les filles approuvèrent. Je me dépêchai d'aller les chercher. Quand je retournai avec les allumettes chez Nina, je demandai à allumer les bougies puisque que c'était moi qui étais allée les chercher. La mère de Nina soupira mais me laissa faire. J'en allumai une quand la catastrophe se produisit. Nina approcha trop près sa tête des allumettes et sa frange prit feu. Sa mère courut, prit le premier verre de limonade à sa portée et le lança sur Nina. Mais, elle continua de brûler. Pour finir, on dut l'amener à l'hôpital d'urgence.

Ce fut la fin du premier cauchemar.

Le deuxième ne se fit pas moins pire.

J'étais en cinquième. Je devais être dans les plus grandes de ma classe. Nina aimait Théo, mais lui, c'est juste s'il ne la détestait pas. Par contre, il m'aimait et moi aussi.

D'abord, il mettait des petits mots dans ma trousse. Après, il m'envoyait des SMS, mais il ne me disait pas qui il était.

Un jour, alors que je parlais avec Amy, une copine qui dura deux jours, Théo lui fit un signe de partir.

- Alice, est-ce que tu veux sortir avec moi ?

- Oui

Ok, ce n'était peut-être pas une demande au mariage, mais j'étais vachement contente.

Et là, devant à peu près tous les yeux de la cour, il m'embrassa.

Je n'irai pas jusqu'à dire que ce n'était pas agréable, mais Nina passait justement à ce moment. Et elle vit rouge. Elle partit en courant dans les toilettes. Il faut avouer que j'étais un peu mal à l'aise.

Après, on n'avait pas revu Nina de tout le matin. Pour finir, on l'avait retrouvée à l'infirmerie. Et c'était moi qui l'avais retrouvée. J'avais la poisse. Des trucs vaches, j'en avais fait plein à Nina.

Lorsque je me réveillai, j'étais attachée sur une table où des crochets tenaient mes mains et mes pieds. Je me débattis un moment, mais cessai rapidement, voyant que les crochets ne céderaient pas.

- T'es dans la merde jusqu'au cou, ma petite, pensai-je, presque désespérée.

J'observai la pièce avec le peu de lumière que laissait passer l'océan. J'aperçus quelques tableaux suspendus aux murs. Sur le sol de sable, il y avait un grand tapis tissé d'algues de toutes les couleurs, passant du rose presque blanc au noir.

Il y avait aussi un lustre décoré de coquillages de toutes sortes.

Pendant que j'observais la salle d'un œil critique, je ne vis pas une silhouette approcher. Elle se déplaça vers moi et quand elle fut assez près, fouilla dans sa poche et en sortit un drôle d'objet. L'ombre n'eut pas le temps de me libérer car la porte venait de s'ouvrir. Une autre chose s'approcha de moi. Elle était fine et gracieuse. Elle me mordit et partit, laissant derrière elle un long rire pas tellement diabolique. Mais, je n'y prêtai pas beaucoup d'attention car mon bras me brûlait. Quelques instants plus tard, je m'endormis.

Mes rêves furent très mouvementés. Le premier était bizarre : je me trouvais dans la maison de Nina. Il me semblait que j'étais là pour fêter l'anniversaire de ses sept ans. J'avais mis ma salopette et mes Converse. Je m'étais fait deux nattes. J'étais plutôt mignonne, il fallait le reconnaître. Nous étions rentrées pour manger le gâteau. Sa maman était arrivée avec le gâteau et les bougies, mais il n'y avait pas de feu. Nina nous fit toute une scène pour avoir des bougies allumées. Je proposai d'aller chercher des allumettes chez moi, puisque ce n'était pas loin. Toutes

les filles approuvèrent. Je me dépêchai d'aller les chercher. Quand je retournai avec les allumettes chez Nina, je voulus allumer les bougies puisque que c'était moi qui étais allée les chercher. La mère de Nina soupira mais me laissa faire. J'en allumai une quand la catastrophe se produisit... Nina approcha trop près sa tête des allumettes et sa frange prit feu. Sa mère accourut, prit le premier verre de limonade et le lança sur Nina. Mais, ses cheveux continuèrent de brûler. Pour finir, on dut l'amener à l'hôpital d'urgence.

Ce fut la fin du premier cauchemar.

Le deuxième ne se fit pas moins pire : j'étais en cinquième année. Je devais être dans les plus grandes de ma classe. Nina aimait Théo, mais lui, c'est juste s'il ne la détestait pas. Par contre, il m'aimait et moi aussi.

D'abord, il mettait des petits mots dans ma trousse. Après, il m'envoyait des SMS, mais il ne me disait pas qui il était.

Un jour, alors que je parlais avec Amy, une copine qui dura deux jours, Théo lui fit signe de partir.

- Alice, est-ce que tu veux sortir avec moi ?

- Oui

Ok, ce n'était peut-être pas une demande en mariage, mais j'étais vachement contente.

Et là, devant à peu près tous les yeux de la cour, il m'embrassa.

Je n'irais pas jusqu'à dire que ce n'était pas agréable, mais Nina passait justement à ce moment. Elle vit rouge et courut aux toilettes. Je peux vous dire que j'étais un peu mal à l'aise. On n'avait pas revue Nina de tout le matin. Pour finir, on l'avait retrouvé à l'infirmerie. Et c'était moi qui l'avais retrouvée. J'avais la poisse. Des trucs vaches, j'en avais fait plein à Nina.

Lorsque j'eus l'horreur de me réveiller, je vis que je n'avais plus deux jambes, mais une queue de poisson. Je m'étais

toujours demandé comment c'était d'en avoir une. J'étais servie. Pendant que j'étais en train de réfléchir pour me sortir de mon propre pétrin, la porte sauta et un énorme tentacule y passa. Il y eut un cri horrible et les crochets auxquels j'étais attachée s'ouvrirent, suivis du toit. Et là, je crus mourir : un énorme calamar se trouvait devant moi. Il m'observait avec ses gigantesques yeux globuleux, mais sans réagir. Il semblait endormi. Une voix grave, que je connaissais trop bien, résonna dans les profondeurs de l'océan.

- Je vois que tu es réveillée, princesse, dit la voix avec dégoût, tu aimes bien ta queue ? C'est une toute nouvelle création que tu n'auras pas le temps de chérir.
- Tu n'es vraiment qu'une personne égocentrique, égoïste et éclopée.
- Si j'étais à ta place, je retirerais tout ce que tu viens de me dire car tu risques de le regretter.
- Jamais de la vie.
- Très bien. En tout cas, si je ne te revois pas, je te dis quand même bonne chance.
- Tu n'es qu'une charogne.

En guise de réponse, Nina siffla et son calamar poussa un cri énorme, à en décorner les bœufs. Sentant que je risquais de me faire attraper, je pris la fuite. De justesse, j'échappai aux tentacules implacables.

Chapitre 4

D'humaine à ... sirène

Je fonçai à toute allure, en évitant requins, étoiles de mers et toutes ces bestioles. J'avais réussi à semer la bête.

J'arriverais à m'en sortir et je le devais. J'avais dit à Benjamin que j'allais me rendre sur son île, disons plutôt la mienne. D'ailleurs, je ne l'avais pas revu. Est-ce que c'était lui qui avait essayé de me libérer ? Ou s'était-il lâchement défilé ? Je n'en savais rien. Pendant que je réfléchissais en nageant, je me pris dans un filet. Je me débattis un certain temps, avant d'abandonner en voyant que la surface se rapprochait de moi. D'ailleurs, le gigantesque mollusque avançait toujours vers moi.

« Voilà, tu es finie, Alice. Dis adieu à ce monde de brute. » Soudain, sorti de nulle part, Benjamin s'approcha de moi. Mais la bestiole fut plus rapide que Benjamin et elle m'attrapa par la taille en poussant un énorme cri. Benjamin me regarda pendant cinq secondes avant de lancer une boule de feu en pleine « tête » du monstre. Il se fit projeter et m'envoya valser dans le décor.

- Viens avant qu'il ne reparte à la charge, dit-il en me prenant par la main.

La bête se coucha sur le sol en poussant un dernier gémissement, qui ressemblait plutôt à un cri d'enfant qu'à autre chose. Sa maîtresse se mit à crier de rage.

On allait remonter à la surface lorsque je me rappelai que je ne pouvais pas marcher.

- Eh, Benjamin. Tu n'as pas remarqué un truc de changé chez moi ?
- Non. Tu t'es fait une nouvelle coupe de cheveux ? demanda-t-il en ricanant.
- Tu es vraiment stupide. De toute façon comment voudrais-tu que je me coupe les cheveux ? Avec les dents ? Non. Regarde mieux.

Benjamin m'observa de la tête aux pieds puis il dit :

- Tu es devenue une sirène.

- Quel sens de l'observation ! Et je fais comment, moi, pour marcher ?
- Aucun problème. Tu sors de l'eau et ta queue se transformera en pieds.
- C'est cool. Mais comment tu...
- Tais-toi et écoute.
- Pourquoi ?
- Tais-toi.

J'obéis. Il me chuchota :

- Le calamar n'est pas mort.

En effet, les poissons qui se trouvaient autour de nous commencèrent à s'agiter. En deux secondes, les deux énormes yeux globuleux du calamar étaient devant nous. Un de ses tentacules m'envoya de nouveau valser dans les algues.

- C'est une manie chez vous !

Le calamar mutant attrapa une jambe de Benjamin et l'amena vers sa bouche.

- Benjamin ! Attention !

J'essayai tant bien que de mal de me libérer de ces algues, mais impossible avec cette queue de poisson. Au bout de deux minutes, je réussis enfin à me libérer alors que Benjamin était toujours retenu par la jambe. Il se débattait, mais la bête ne lâcha pas prise si facilement. Benjamin lança des boules de feu, mais rien ne se passa.

- Vise ses yeux !
- Rien ne se passera. Il deviendra seulement aveugle. Il se déplacera à l'aide de son odorat.
- Ce n'est pas trop grave. Je n'ai pas d'odeur.
- Sur ce point, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude.
- Tu me vexes. Laisse-toi manger.
- Mais tu es folle ! Je ne veux pas mourir si jeune !

- Arrête, Shakespeare ! Fais ce que je te dis.
- Et sa salive qui va me dissoudre aussitôt ?
- Quand tu seras dans son estomac, ou un truc du genre, tu vas faire une énorme boule de feu qui va le faire exploser.
- Tu es folle !
- Vas-y. Maintenant !

Benjamin arrêta de lancer ses boules de feu et essaya de se faire tout mou. Le monstre entra dans son piège et l'avalait aussitôt. Quand je ne vis plus Benjamin, je me dis que ce n'était peut-être pas une bonne idée. Mais, après quelques minutes, la bestiole se mit à s'agiter. Elle devint translucide et un de ses yeux grossit à vue d'œil. Soudain, il explosa. Un liquide verdâtre en sortit. L'œil grandit et, comme il était transparent, on pouvait voir son minuscule cerveau, ses intestins, ses branchies et aussi, Benjamin.

J'observai cet étrange phénomène.

Brusquement, ce fut le tour de l'autre œil. Un cri de rage me déchira la tête. D'un seul coup, tous les tentacules du monstre se décrochèrent sauf un qui se colla sur sa tête et commença à le serrer de plus en plus.

- Et Benjamin qui se trouve à l'intérieur ! Ce doit vraiment être moche, pensai-je.

Soudain, le calamar explosa. Nina poussa un dernier cri et après, ce fut le silence. Les tentacules se transformèrent en milliers de poissons multicolores avant de se dissoudre complètement.

- C'est beau ! s'exclama soudainement Benjamin.
- Benjamin ! Ça va ?
- Je vis en tout cas. Pourquoi ?
- Je n'en sais rien. Bravo.
- Merci. A mon avis, il faudrait qu'on parte si on ne veut pas rester pour le déjeuner des requins.

- On peut dire que c'est une idée. Mais dis-moi, comment va-t-on faire pour rejoindre l'île ? On ne peut quand même y aller à la nage, à moins d'être suicidaires.
- Tu as raison. Regarde, il y a un bateau qui passe au-dessus de nous. On pourrait le prendre.
- Pas bête.

Benjamin me prit la main et nous nageâmes jusqu'à la surface. Il prit son élan et s'élança pour sauter sur le pont du bateau.

- Viens !

Je fis la même chose. Lorsque je sautai, ma queue se transforma aussitôt en deux jambes, bien distinctes.

- Ça fait du bien de pouvoir marcher.
- Je suis d'accord avec toi. Bon, tu as faim ?
- Je suis affamée. Qu'est-ce qu'on mange ?
- Je n'en sais rien. Tiens, regarde sur le panneau, on parle de toi.

En effet, je lus :

**« Depuis une semaine, Alice Meley a disparu.
Simple fugue ou kidnapping ? »**

Le panneau qui était accroché à côté annonçait :

« Anomalie en mer : un scientifique répond à nos questions »

Je compris tout de suite pourquoi nous nous étions arrêtés.

- Tu n'as pas d'argent ?
- Pas plus qu'un pauvre. Et toi ?
- Pas un sou. Je dois avoir tout perdu quand nous étions dans l'eau.
- On est pauvre. C'est horrible.

Pendant que Benjamin se lamentait sur le triste sort que lui avait réservé sa vie, je réfléchissais. Soudain, j'eus un éclair de génie.

- On n'est pas pauvre.
- Et pourquoi ? Je te signale tout de même que l'on n'a pas d'argent.
- Peut-être, mais on peut faire de la magie.
- Non. C'est interdit par la loi.
- Mais oui. Et peut-être que tu n'as pas utilisé la magie quand on a dû combattre le calamar ?
- Oui, mais...
- Tu l'as utilisée. J'ai donc le droit.
- La loi dit clairement que la magie ne peut être utilisée dans le monde des mortels que lorsque notre vie est en danger. Or, nous étions en danger.
- Tu ne me feras pas gober ton œuf. Je ne te crois pas.

Benjamin allait répliquer, mais je ne lui en laissai pas le temps. Je me dirigeai vers une poubelle et en sortis un bout de papier.

Le sourire aux lèvres, j'allai vers Benjamin.

- Ben quoi ? C'est un morceau de papier comme les autres.
- Pas comme les autres. Il va subir une mutation.
- Tu n'y arriveras jamais.
- On parie ?

Benjamin me tendit la main et je la lui pris. Aussitôt, je me concentrai le plus possible. D'un seul coup, le simple papier se transforma en un billet.

- Mon gars, je vais te dire un truc : quand on veut, on peut toujours.

Benjamin ne me répondit pas, mais je voyais très bien qu'il était furieux.

- Il ne te reste plus qu'à convaincre la vendeuse de te le céder contre un de ses journaux. Bonne chance.

Je ne répondis pas et me dirigeai vers le minuscule magasin. Quand j'arrivai, je pris mon courage à deux mains et je souris.

La vendeuse était une grosse femme, qui transpirait presque trop. Elle avait des cheveux horriblement gras et ils étaient tout collés à son visage rougi par la chaleur. Une paire de lunettes d'une mocheté incomparable était posée sur son petit nez. Des lèvres rouge sang souriaient et laissaient apercevoir des dents jaunies pas le temps. Elle portait un T-shirt bleu foncé qui la boudinait et un jeans beaucoup trop petit. J'étais presque heureuse de ne pas voir ses chaussures. Mais sur ses doigts, du vernis à ongle rose bonbon était posé en vrac et dépassait de partout. Sur son annulaire, il y avait une grosse bague avec une petite pierre rouge.

Si j'avais dû tirer une conclusion, elle était d'une « beauté incomparable ».

- Bonjour madame.
- B'jour ma p'tite. Ce qu'tu veux, c'est quoi ?
- Pardon ?
- Tu veux quoi ?
- Ah ! Je voudrais le journal avec Alice Meley et les anomalies de la mer, s'il vous plaît.
- J'suis désolée, mais j'peux pas t'le vendre. Parce que t'es trop jeune. T'as quel âge au fait ?
- Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.
- Alors j'peux pas t'le vendre. J'vais t'dire : moi, j'aime pas ces filles de la ville, pasqu'elles disent qu'elles sont super vieilles alors qu'elles ont à peine vingt ans...

Pendant que la gentille femme me parlait avec son haleine de chacal et qu'elle crachotait sur mon innocent visage,

Benjamin essayait tant bien que mal de faire léviter le journal en question.

- Tu vois, j'ai travaillé pendant quatre ans, pis j'me suis mariée. J'ai eu trois gamins. De braves gars. Toujours à travailler sans jamais se plaindre. J'suis très contente d'mes enfants.
- J' imagine. Mais pourrais-je avoir mon journal ? C'est très pressant. Enfin, j'ai une envie pressante, vous voyez ?
- J'vois pas du tout. Tout ce que j'sais, c'est que j'peux pas te l'donner.
- Mais madame. J'ai vraiment besoin de ce journal.
- Pas de mais. C'est non.
- Très bien. Si vous insistez, je ferai pipi ici.

La femme ne répondit pas. Alors que je descendais mon pantalon, Benjamin me tira en arrière.

« T'es juste folle, ma pauvre fille. Tu fais quoi là ? Un défilé de sous-vêtements ? T'as pas tellement choisi l'endroit parfait » me murmura-t-il.

Il me força à me relever et à remettre mon pantalon.

- Je savais que tu bufflais, dit la grosse dame.

Je lui lançai mon regard le plus haineux, mais elle rigola de son rire gras et poisseux. Son haleine m'arrivait dans la figure et je crus que j'allais en mourir. Ses dents jaunes et brunâtres se dévoilèrent.

Nous dûmes traverser la foule qui s'était rassemblée. Certaines personnes me regardaient avec gêne, d'autres avec dégoût, et les autres, soit disaient qu'ils étaient contents d'avoir vu ma culotte, soit rigolaient de mon acte débile.

Je risquai un dernier regard vers la vache, mais elle m'avait oubliée ou alors elle se fichait pas mal de moi. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'elle discutait avec un de ses clients, et

qu'elle lui racontait de nouveau sa vie merdique en gesticulant.

Benjamin proposa d'aller s'asseoir sur un banc. Je le suivis.

- Tu es vraiment stupide et je modère mes mots. Qu'est-ce qui t'est passé dans la tête ?
- Elle ne voulait pas me vendre le journal. J'ai sauté sur le premier truc qui me passait par la tête.
- Et c'était ça ton truc qui était dans ta tête ? Je suis bien content de ne pas pouvoir lire dans ta cervelle.
- En fait, ce n'était pas le premier. Le premier, c'était un truc que je ne te dirai jamais.
- Tant mieux si tu ne me le dis pas, parce que j'imagine le pire avec toi.

Je ne répliquai pas. Benjamin ouvrit le journal, et trouva la bonne page. Nous commençâmes à lire.

« Où es-tu, Alice Meley ?

Cela fait bientôt une semaine qu'Alice Meley a disparu sans laisser de trace. Le seul indice qu'elle ait laissé, c'est un petit morceau de papier qui disait : « Je rentre chez moi. »

Aucune personne proche d'Alice ne sait où elle peut se trouver. Ses parents, inquiets, disent offrir une somme d'argent à la personne susceptible de la retrouver vivante.

La police continue ses recherches mais, hélas, l'adolescente reste introuvable. »

Les larmes me montèrent aux yeux. Benjamin ne les vit pas et j'inventai une excuse débile pour me retrouver seule aux toilettes.

Chapitre 5

Etrange découverte

(Benjamin)

Je ne sais vraiment pas ce qui se passe dans la tête d'Alice, mais elle est très bizarre. Pourquoi pleurait-elle ? Pourquoi est-elle partie ? Je n'en sais rien. C'est très étrange les filles, il faut l'avouer.

Je n'ose pas lui dire que je l'aime. Parce que je n'en ai pas le droit. La loi dit qu'aucune personne comme moi n'a le droit d'aimer une personne comme Alice.

Mais je ne sais pas ce qui s'est passé quand nous nous sommes embrassés.

A part mes parents, je n'avais jamais aimé. Mais quand je l'ai vue, un sentiment nouveau a fleuri en moi.

(Alice)

Voilà. Je suis dans les toilettes et je pleure. Je suis pathétique. C'est trop horrible. Lorsque j'ai lu cet article, tous mes souvenirs d'enfance ont ressurgi.

Les parties interminables de cache-cache avec mes frères et sœurs. J'adorais aller le matin sur nos vieilles balançoires en robe de chambre, avec les pieds nus. En général, je ne restais pas plus de cinq minutes dessus parce que mes pieds gelaient avant.

Enfin bref, pendant que je me remémorais tous ces moments géniaux, je n'avais pas vu qu'une souris blanche me regardait. Je poussai un cri strident et je pris la ventouse qui se trouvait à côté des toilettes. Je me mis à frapper la souris qui ne bougeait pas d'un pouce, car une

barrière magique apparaissait. Quand je fus à bout de forces, elle me dit :

- As-tu bientôt fini de me frapper ?

Là, j'ai sérieusement cru que j'allais tomber dans les pommes.

- Où est Benjamin ? Il faut que je lui parle de toi et de tes manières.

- Elles ont quoi mes manières ? Dis-moi ! Tu n'es qu'une simple souris. Rien de plus.

La souris ne répondit pas tout de suite. Après une minute de réflexion (à mon avis, les souris doivent réfléchir plus lentement que les humains normaux), elle me répondit :

- Je m'appelle Amel. Je suis ta conseillère. Maintenant, emmène-moi vers Benjamin.

(Benjamin)

Je commençais à trouver le temps long quand je vis arriver Alice avec une souris blanche sur l'épaule. Mon sang ne fit qu'un tour avant de se glacer. C'était Amel, notre directrice. J'étais un homme mort. Je me mis à tourner en rond. Alice se trouvait devant moi. Elle était rayonnante.

- Arrête de tourner en rond, mon poisson. Tu vas avoir le tournis.

- Très gentil. Qui est cette souris ?

- C'est Amel. Ma conseillère.

- C'est cool. Et que veut-elle ?

- Te parler en privé. Tu me passes le journal ?

Je le lui lançai et elle l'attrapa au vol.

- Je te rappelle que je ne suis pas ton chien. C'est juste au cas où tu ne le saurais pas encore.

- Va t'asseoir, mon chien.

En guise de réponse, elle me tira la langue et partit s'asseoir sur un banc.

- Benjamin. Tu connais le règlement : tu étais un jeune homme très respectueux des règles, mais je vois que tu changes. Et pas en bien. Tu connais les conséquences ?

- Oui.

- Tu vois, tu seras la seule exception. Notre conseil en a décidé différemment car tu as vaincu le calamar.

- Merci.

- Arrête de te montrer courtois. Si mon avis avait plus d'importance, tu serais mort à cet instant. Tiens-toi à carreau.

- Oui.

La souris partit, me laissant seul.

(Alice)

Je n'avais pas du tout lu le journal. J'avais essayé d'écouter une partie de la conversation de Benjamin et d'Amel, mais je n'avais rien entendu. Benjamin était devenu livide. Il me faisait peur. Evidemment, je savais que l'on parlait de moi et Benjamin payait les frais à ma place.

Amel s'approcha.

- Alors ce journal ?

Je ne sus que répondre.

- Je sais que tu ne l'as pas lu. Je sais que tu nous observais, mais tu n'as rien entendu. Je sais des choses que tu ne sais pas. Ne me mens pas. C'est tout. Et ne cherche pas à savoir.

- Oui.

Mais j'allais savoir.

Chapitre 6

Amel, qui es-tu ?

Cette Amel ne m'inspirait pas confiance.

« Je sais des choses que tu ne connais pas. » Cette phrase sonnait trop faux.

Depuis la discussion avec Amel, Benjamin était beaucoup plus distant. Il me parlait peu et ne mangeait presque rien. Quand je lui demandais s'il allait bien, il me répondait soit oui, soit pas du tout.

Un soir, je voulus aborder le sujet avec lui, mais il me cria dessus en disant de m'occuper de mes affaires. C'était depuis ce soir-là qu'il ne mangeait plus.

(Benjamin)

Je ne mangeais plus parce que je n'avais pas faim. Je ne me comprenais pas et elle, encore moins. Alice me demandait chaque jour si j'allais bien. Elle m'énervait un peu à force de poser tout le temps la même question. C'était sûrement pour ça que je l'avais envoyée balader. Après, elle ne me reparla plus. Je la comprenais, mais en même temps, je m'en fichais un peu.

C'est à cause de cette souris, et de son avertissement. Elle me rendait plus que nerveux, et son regard noir dès que je parlais avec Alice me fichait la trouille. Je me posais cette question en boucle : pourquoi est-elle venue ? Pourquoi maintenant ?

Je ne trouvais pas les réponses, et cela m'énervait.

J'étais devenu plus distant envers Alice. Elle ne comprenait pas la situation. Tout ce que je savais, c'était qu'il fallait que je m'explique. Mais je n'en avais pas le courage.

Heureusement, nous allions bientôt arriver au port de Terre-Neuve. Après il ne nous resterait plus qu'à traverser l'Amérique et on y serait.

(Alice)

Nous arrivâmes le jour même au port. J'étais contente. En premier lieu parce que Benjamin mangeait. Et en deuxième lieu, parce que j'allais enfin connaître mon pays. Mon pays. Rien qu'à moi. C'était énorme. Pendant que j'étais en train de rêvasser sur mon pays, Benjamin s'était dirigé vers un magasin de poissons. Le marchand et Benjamin discutèrent un moment et il finit par sortir de sa poche une liasse de billets. Benjamin me fit signe de le rejoindre.

- Suis-moi et tais-toi, compris ?

Il était nerveux comme tous ces derniers jours. En plus d'être distant avec moi, il ne parlait que rarement, seulement pour me dire de mieux me tenir, ce qui était assez agaçant.

Il prit la manche de mon T-shirt, et poussa la porte. Amel le regarda avec des yeux noirs, mais il ne le vit pas. Encore heureux, sinon, il m'aurait accusée.

Benjamin slalomait entre les caisses de poissons séchés et celle des poissons pourris.

- Ça pue ! m'écriai-je.

- Tu fais encore un commentaire de ce genre et tu vas sur ton île à pied. Tu as compris ? répliqua-t-il aussitôt.

- Calme-toi !

Benjamin ne me répondit pas, mais me jeta un regard noir.

- Bon, on va se déplacer en volant. On a très peu de temps pour partir, avant que le marchand ne se rende compte que l'argent était en fait des algues.

- Tu as donné des algues au vendeur ? s'écria Amel. Tu sais très bien que c'est interdit.

- Peut-être, mais il ne nous aurait pas laissé son local. Bref, Alice, tu me tiendras la main et surtout, tu ne la lâches pas, sinon tu tombes. Compris ? Pendant les premières minutes, retiens ta respiration, car l'air est toxique.

J'acquiesçai. Benjamin me donna sa main. Elle était toute moite. C'était désagréable, mais je me tus. Déjà qu'il était de mauvaise humeur, je ne voulais pas en rajouter. Benjamin compta jusqu'à trois et d'un coup la porte s'ouvrit. J'entraperçus le vendeur qui tenait dans une de ses mains les algues et dans l'autre un poisson. Il cria quelques injures, mais je ne les entendis pas, car nous étions partis.

Au début, je crus que mes poumons allaient exploser. J'avais l'impression de me faire compresser, mais au bout d'une minute, la sensation avait disparu. Benjamin me fit signe que je pouvais de nouveau respirer.

Amel était toujours perchée sur mon épaule et elle regardait Benjamin avec un œil noir. D'ailleurs Benjamin la regardait aussi. Ils semblaient discuter par télépathie. C'était bizarre de les voir ainsi. A mon avis, ils discutaient de moi. Je me concentrai pour réussir à suivre la conversation. Après quelques vains essais, je réussis et me retrouvai dans la tête de Benjamin.

- Tu n'as aucun droit d'être dans ma tête, Alice. C'est un viol, dit Benjamin dans ma tête.
- Bien sûr. Comme utiliser la magie quand on n'est pas en danger ? Ne me prends pas pour une débile. J'ai compris, lui répliquai-je.
- Peut-être aurais-tu voulu qu'on nous voie partir ? On aurait eu une bonne pub. Redescends sur terre ma chère. Tu n'es plus dans ton monde normal. Mets-toi ça dans le crâne et après on en discutera.

- Tu n'es qu'une personne horrible, sans-cœur et hypocrite. Tu le savais ça ? Si jamais, je te le dis.
- Quand vous aurez fini de vous lancer des fleurs, vous me le direz, coupa Amel. Toi Alice, tu n'as pas le droit d'être dans sa tête.

- On n'a pas fini cette conversation ? le menaçai-je. Brusquement, Benjamin m'éjecta de son esprit et me renvoya dans le mien.

Pendant tout le voyage, j'eus horriblement mal à la tête. Mais personne ne s'en souciait car ils étaient trop occupés à discuter pour se consacrer à moi. Même si je savais que je n'étais pas le centre du monde, ils auraient quand même pu faire attention à moi. Mais non. Ça leur était égal que j'aie presque foncé dans des avions. Heureusement que les mortels ne pouvaient pas nous voir.

Au bout de deux heures de vol, nous arrivâmes enfin sur mon île.

Quand mes pieds touchèrent enfin le sol, je crus que j'allais tomber car mes jambes étaient engourdis. Benjamin me rattrapa, même si je ne tombais pas.

- On s'habitue à force. me lança-t-il en pouffant.
- Vengeance.

J'observai le mur de pierre qui séparait le monde normal à un monde inimaginable. Nous restâmes silencieux pendant quelques secondes, avant qu'Amel ne le tranche de son regard.

- Alice, il y a des règles. Si tu ne les suis pas, tout risque de mal se passer.

Benjamin surenchérit :

- Alice, même si c'est toi qui es la reine, tu dois suivre des règles très importantes pour notre communauté.
- Achève-moi

- Tu ne devras pas punir injustement. C'est une des règles les plus importantes. Si tu punis mal, ton pouvoir diminuera. Au bout de trois punitions injustes, tu ne seras plus la reine. Tu deviendras une personne comme une autre, d'accord ? Je vais te dire une autre chose: tu as l'interdiction de sortir de ces murs. Sinon, nous devons te chasser. Ce sont les deux règles les plus importantes. Si tu les suis correctement, tu n'auras pas de problèmes. Mais fais attention, les gens sont rusés.
- J'acquiesçai. Benjamin me prit la main et ouvrit la porte.

Chapitre 7

Je te battraï, Amel, coûte que coûte !

Quand Benjamin ouvrit la porte, je vis une foule de gens qui criaient, pleuraient, riaient, sautaient.

Pendant un cours instant, je me demandai si c'était moi qu'ils applaudissaient ou si c'était Benjamin. Mais je me raisonnai aussitôt. C'était moi et personne d'autre.

La porte se referma derrière moi comme une trappe à souris. J'eus l'impression d'avoir fait un choix que j'allais regretter. Amel me regardait tout sourire. Ce n'était pas une souris normale. Ce n'était même pas une souris. C'était quelqu'un qui s'était changé en souris.

Le vent souffla et il semblait dire : « Tu vas le regretter ».

J'avais fait une erreur. Et c'était trop tard pour la réparer.

La chair de poule apparut.

- Tu as froid ?
- Non. Ce n'est rien.

Benjamin laissa tomber, mais il me tirait toujours par la main.

La foule continuait de nous pousser. Je vis quelques pauvres gens et des riches dans leurs coins, occupés à critiquer.

Une jeune femme s'approcha de moi et me prit la main, prononça des mots en pleurant, mais je ne les compris pas. Pendant que la femme parlait, je ne vis pas qu'un garde s'approchait de nous en brandissant son épée. La jeune femme se retourna et l'arme lui arriva de plein fouet sur le visage, le tranchant depuis l'œil droit jusqu'à la bouche. La femme tomba sur les genoux. Je venais d'assister à une scène de boucherie. La femme blonde continuait d'articuler des mots incompréhensibles, en gesticulant. Le sang coulait le long de sa joue. Son regard désespéré montra Amel. Soudain je compris et me frappai le front de la paume.

- Benjamin, Amel n'est pas ta directrice, ni ma conseillère. C'est ...C'est Nina.

Benjamin n'eut pas le temps de répondre car la souris avait sauté de mon épaule. Le vent soufflait plus fort. Il s'enroula autour de Nina, et elle se transforma en une personne normale. Sa longue chevelure brune lui tomba sur les épaules, et ses yeux étaient noirs de colère. Sa voix tonna :

- Tu es intelligente. Peut-être trop. Tu as de la chance. Celle du débutant. Mais tu mourras avant même d'être reine. C'est dommage. Tu es intelligente, mais arriveras-tu à sauver ton peuple ?

- Tu n'es qu'une garce.

- Peut-être, mais toi, tu ne vaux pas mieux. Bats-toi.

Sur ce, elle disparut et trois calamars apparurent.

J'entendis trois sifflements et les calamars avancèrent en détruisant tout sur leur passage.

Je réfléchissais. Sans jamais trouver un plan. Soudain, une épée me poussa vers l'avant. Je me retournai. Nina se trouvait devant moi, le sourire aux lèvres. Elle brandit son arme sur moi et me l'enfonça dans le bras.

- La vengeance est un plat qui se mange froid.
- Tu es tellement pathétique. C'est un don que tu as ?

En guise de réponse, elle m'entailla la joue. Le sang coulait de partout.

- C'est toi qui es pathétique. Un mot et tu pleures.
- Mais oui. Toi, tu profites de la faiblesse des gens pour tuer. Tu n'as aucun cœur.

D'un coup d'épée, elle me cloua au sol.

- Peut-être mais moi, je suis gagnante à chaque coup. murmura-t-elle en me prenant par les cheveux et elle m'obligea à me relever.

Elle me mit son épée sous la gorge, pour être sûre que je ne parte pas. Elle me traîna vers un arbre. Je fermai mes yeux.

- Si seulement tout pouvait disparaître. N'être qu'une simple illusion ...
- Ne l'oublie pas, je peux lire dans tes pensées. dit Nina de sa voix râpeuse.

D'un coup de coude dans les côtes, je l'envoyai à terre et je lui pris son épée.

- On fait moins la maligne quand on perd.
- Ne t'en fais pas pour moi. C'est plutôt toi qui devrais avoir peur.
- Le moindre mot et je te tranche la gorge. Compris ?

La peur se lisait sur son visage et dans ses yeux noirs. Aussitôt, elle se releva et une épée apparut au milieu de ses mains.

- Battons-nous équitablement.
- Tu n'étais pas de cet avis il y a cinq minutes.

- Tout change.
- Sauf les gens.

Elle ne répondit pas. Elle lança le premier coup et j'esquivai en reculant. Une chose gluante et collante m'attrapa par la taille.

- J'ai toujours raison. Chaque coup joue en ma faveur.
- Pas toujours, dit soudain Benjamin en tranchant la bête. Celle-ci me lâcha aussitôt et du sang bleu en coula. Je retombai lourdement sur mes genoux. Mon arme était devant Nina, qui la saisit. Nous étions à sa merci, car l'arme de Benjamin était restée plantée dans la bête qui poussait des gémissements.

Je regardai autour de moi : des maisons brûlées, des arbres arrachés, des gens qui couraient dans tous les sens, etc.

Si je pensais, Nina pourrait se préparer à l'avance.

Elle s'approcha de moi et planta ses yeux dans les miens en disant :

- Tu es née perdante et tu le seras toujours.

Elle rit et donna quelques ordres à ses calamars, dans une langue inconnue.

Benjamin s'approcha de moi en rampant.

- Qu'est-ce qu'on peut faire ?
- Je n'en sais rien. Laissons- la s'occuper de nous. On verra bien.

Benjamin n'avait pas l'air très convaincu, mais il ne dit rien.

Nina s'approcha de nous et ses yeux devinrent rouge sang. Elle allait tuer, j'en étais certaine.

Elle s'incrusta dans mon esprit et m'obligea à me lever. Je lui obéis. Ensuite, pour être sûre qu'elle possédait ma conscience, elle me força à me gifler. Je le fis, même si je n'étais pas sous son contrôle.

Soudain, je me mis à rire. Benjamin me regardait. Nina s'engouffra encore plus fort, mais je continuais de rire comme une crétine. Mon plan était foutu.

- Pendant un instant, je t'ai crue, avoua-t-elle, mais puisque je ne peux pas posséder ton esprit, je prendrai celui de Benjamin.

Aussitôt après, elle disparut avec Benjamin et me laissa seule.

(Benjamin)

Son plan aurait marché si elle n'avait pas ri. Quelle idiote ! Nina était folle de rage, quand elle a réalisé qu'elle n'avait rien. Je suis vachement impressionné. Comment pouvait-elle réussir ? Enfin bref, j'étais avec Nina. Horrible. Elle essayait de me faire dire notre plan. Je me tuais à lui dire que l'on n'en avait pas. Elle ne me croyait pas. Ce n'était pas trop grave. Sauf que j'étais suspendu à une dizaine de mètres du sol. J'étais un homme mort.

(Alice)

J'étais un peu stressée. D'abord parce que je ne connaissais pas mon pays. Ensuite parce que Benjamin pouvait mourir à tout moment et, pour finir, Nina pouvait lire dans mon esprit comme dans un livre ouvert.

J'arpentais les dernières ruines de mon village. Il ne restait rien. La plupart des gens étaient morts, les autres s'étaient enfuis. Je me retrouvais seule. Comme d'habitude.

Alors que je recherchais une lueur de vie, sans trop d'espoir, une jeune fille sortie de nulle part m'interdit le passage. Elle me parlait, mais je ne comprenais rien.

- Est-ce que tu parles français ?

La fille me regarda et elle fit signe que non.

- Tu comprends ce que je te dis ?

Elle me fit signe que oui. Mais j'étais quand même désespérée. Je l'observai attentivement. Elle avait une cicatrice le long de la joue et elle était blonde comme les blés, elle avait de longs doigts fins. Elle me ressemblait un peu. Soudain je me rappelai.

- Tu es la fille que j'ai vue avant ?

La fille acquiesça. Elle avait des larmes aux yeux.

- Comment t'appelles-tu ?

- Mary, réussit-elle à articuler.

Mary. Mes parents parlaient souvent d'une Mary. Mes méninges travaillaient. Brusquement, tout s'éclaira.

- Tu es ma sœur !?

Elle approuva.

Je me mis à pleurer. Elle pleurait aussi. Elle me prit dans ses bras frêles. Je m'y blottis. Elle sentait le bois. Nous restâmes ainsi pendant deux minutes. Subitement, je lui demandai :

- As-tu des pouvoirs ?

Elle me fit signe que oui. Comme exemple, elle ferma les yeux et un magnifique cerisier poussa en un instant. J'en restai bouche bée.

Elle me regarda avec un air interrogateur et je compris qu'elle voulait voir quels pouvoirs j'avais.

Je fis d'abord apparaître un jet d'eau de mes mains, puis, une énorme boule de feu qui explosa pour laisser place à un minuscule arbre qui poussait entre mes mains. Mary s'en approcha et éclata de rire. Des milliers de petits singes jouaient dans l'arbre. Après, je fis souffler le vent. Mary me regarda avec de grands yeux.

(Benjamin)

J'attendais que Nina arrête de me saouler avec ses questions débiles. Qu'elle parte, pour que je puisse sortir

de cet endroit. Sauf que si je coupais la corde qui me tenait, je tomberais dans le vide et je ne risquerais pas de m'en sortir.

Je réfléchissais. Que faire ?

Nina m'observait de ses yeux noirs. Je remarquai qu'ils étaient de deux couleurs différentes : un rouge et un noir.

J'eus froid dans le dos.

- Qu'est-ce que tu as ? questionna-t-elle de sa voix grave.
- Rien. Je n'avais jamais remarqué que tu avais des yeux de couleurs différentes. C'est drôle.
- Ce qui va suivre ne sera pas drôle, pour toi.

Et elle sortit de la pièce.

Si je m'étais tu, elle ne serait pas partie et ce qui allait se produire ne serait peut-être pas passé aussi vite.

Je regardais autour de moi. J'avais l'impression que les murs se rapprochaient de moi et que le fond remontait. Pendant que je me lamentais, je n'avais pas remarqué qu'une bestiole remontait à la surface. Je la regardai mieux : une chose rouge, jaune, bleue et verte flottait à la surface. Elle redescendit vers le fond, et remonta à pic. Une énorme bouche ouverte, remplie de dents plus aiguisées les unes que les autres sauta sur moi. Je vis de grands yeux remplis de haine et affamés.

J'eus juste le temps de me balancer pour éviter la mâchoire implacable.

Je n'eus aucun mal à reconnaître la bestiole.

« Un piranha. Je t'adore Nina. »

A voir la façon dont le poisson se débattait, il n'avait pas dû manger depuis une semaine, voire plus, et il devait être attaché par la queue, au fond. Le piranha se débattit puis un bruit de chaîne cassée retentit.

« Tu es mort. »

Le poisson affamé remonta, sauta et coupa la corde qui me suspendait, avec ses dents coupantes. Je tombai dans l'eau. Le piranha me suivit. Je ne nageais pas assez vite pour pouvoir lui échapper. Je cherchais désespérément une grotte, une brèche assez petite pour que l'énorme poisson ne puisse pas me trouver. Soudain, une brèche se trouva devant moi, mais la bête me poursuivait et elle était à deux doigts de me mordre et de m'arracher le pied ainsi que la jambe. Je bifurquai vers la droite, là où se trouvait la brèche, mais dès que je voulus y entrer, elle disparut pour se retrouver en face. Nina jouait avec ma vie.

Le piranha me suivait à la trace. Au moindre mouvement, il me harcelait. J'avais l'impression qu'il riait de mon insouciance. Il nagea alors vers moi à une vitesse impressionnante. Il me fonçait droit dessus. J'eus juste le temps de remonter à la surface. Il y eut un énorme craquement et une vraie entaille se fit.

« Sauvé ! » me dis-je.

Mais avant même que je puisse lever un bras, un poisson inconnu me mordit et du sang coula le long de mon bras.

Le piranha sentit l'odeur du sang, il alla au fond et explosa. Une multitude de petits piranhas se répandirent autour de moi et me mordirent. Le sang coulait de partout. Un des plus gros me mordit en me volant le reste d'oxygène dont je disposais et je tombai au fond de trou.

(Alice)

Nous étions en train de discuter avec Mary quand un long cri se fit entendre dans ma tête. Une ombre passa autour de nous.

- Nina. Laisse-nous.

L'ombre ne réagit pas. Et elle resta dans les buissons. Mary se cramponnait à mon bras avec sur le visage, une expression de peur.

- Ne t'en fais pas, tout ira bien, essayai-je de la rassurer en même temps que moi.

Mais avant que je puisse me retourner, l'ombre nous sauta dessus, elle se plongea dans le regard de Mary qu'elle figea. Aussitôt, de la pierre monta le long de ses jambes et en un rien de temps, elle se pétrifia en ayant juste le temps de me lâcher la main. Après quoi, le contour montra son visage et j'eus l'horreur de voir un visage sanglant, rempli de vers et de fourmis, sans yeux. J'avais cru en tomber raide. La forme se retourna, regarda Mary et elle lui fit un baiser sur les lèvres. A la seconde suivante, le visage de ma sœur disparut dans une brume et tout le reste de son corps la suivit. Il ne restait plus rien de ma sœur, à part une bague en or. Je regardai la chose, si j'avais pu, je l'aurais giflée.

- Tu es un monstre ! Qui es-tu pour tuer ma sœur ? Réponds !
- Ce n'était pas ta sœur. Cette créature était au service de l'Ombre Noire, répondit la chose.
- Qui es-tu ? Qui est cette Ombre Noire ? C'est qui ce type ? Hein ? criai-je.
- L'Ombre Noire ? Benjamin ne t'en a pas parlé ? C'est le roi de la Terre des Neiges Eternelles. Ce roi veut tes pouvoirs. Il a décidé de s'accorder avec Nina, pour te voler et te tuer. Et cette créature que j'ai fait disparaître était un Indicateur. Il part pour espionner l'ennemi et il aide son maître pour sa requête. Si je ne l'avais pas tué, comme disent si bien les gens de ton espèce, elle aurait donné tous les renseignements dont aurait eu besoin l'Ombre Noire.

- Et toi, qui es-tu ?
- Je suis un Suppléant. Je dois t'aider à gagner la guerre qui va se déclarer.
- Ecoute-moi bien : je n'y crois pas du tout à ton Ombre Noire, ni à tes Indicateurs, ni à tes Suppléants, ni à ta grande guerre. Et je pense que j'ai raison, parce que j'ai un peu de mal à faire confiance à ce genre de visage, lui dis-je en montrant son visage ensanglanté.
- Tu as certainement raison. Mais tu dois me faire confiance, car sans moi, tu seras à la merci de l'Ombre Noire, ainsi que Nina. Tu mourras car tu n'auras plus tes pouvoirs et tu seras trop affaiblie pour survivre.

Je réfléchis un moment, puis acceptai. Au point où j'en étais, pourquoi pas ?

Chapitre 8

Eviter les coups dur, pas facile, mais les mâchoires...

(Benjamin)

Quand je me réveillai, j'étais toujours au fond de l'eau, mais une bulle d'air me recouvrait le visage, ainsi que tout le reste de mon corps meurtri par ces satanés poissons. Alice se trouvait devant moi, elle aussi protégée par une bulle et, à côté d'elle, se trouvait un Suppléant. Son sang s'était dispersé autour de lui comme barrière de protection. Les piranhas essayaient vainement de boire le sang, mais le Suppléant les repoussait à l'aide d'un de ses long bras squelettiques.

- Benjamin ! s'écria Alice en me « sautant » dessus.

- Evite de me sauter dessus. J'ai mal à cause de ces charognards de poissons, lui dis-je en montrant mes membres endoloris.
- Excuse-moi. Comme ça va ?
- Ça va. Je me tournai vers le Suppléant. Alors tu es venu.
- Je n'ai pas eu le choix. Un Indicateur l'embobinait, en lui faisant croire qu'elle était sa sœur. Si je n'étais pas venu, l'Indicateur l'aurait embrassée.
- Je comprends.
- Eh bien moi, pas du tout ! Pourquoi m'aurait-elle embrassée ? Arrêtez de me cacher la vérité.

Je soupirai. Comment allais-je le tourner pour qu'elle évite de nous faire une crise d'hystérie ?

- Ecoute Alice, il n'y a pas que Nina qui veuille ta peau. L'Ombre Noire vit dans son pays, la Terre de Feu. Lorsqu'il a su par les nomades que tu allais arriver dans ton pays qu'il considère comme le sien, il est devenu fou. Il s'est enfermé dans son château et a réfléchi jour et nuit pour savoir comment il allait t'éliminer et voler tes pouvoirs. Un jour, une nomade qui avait entendu qu'il voulait te tuer alla frapper à sa porte. Elle lui expliqua qu'elle avait une arme redoutable pour qu'il puisse arriver à ses fins. L'Ombre Noire séduite par cette arme décida d'en prendre plein. C'étaient les Indicateurs. Il en envoya plusieurs dans notre ville, tous dissimulés sous un personnage. Il était très simple de voir qu'ils n'appartenaient pas à notre village : ils ont une marque dans le dos, qui brûle l'habit autour pour qu'il puisse faire apparaître la Marque. Cette jeune Indicatrice avait dû mettre plusieurs couches de vêtements pour que l'on ne puisse pas voir sa Marque. Elle a réussi à lire le désir le plus profond que tu avais :

avoir une sœur ou une confidente. Malheureusement pour elle, sa marque a brûlé ses vêtements et, quand elle s'en est rendu compte, l'épée du garde lui a coupé la joue. Elle s'est renseignée auprès de son maître pour qu'il lui envoie un pouvoir, car elle savait que tu allais réaliser que c'était ta sœur. Son plan marchait. Elle avait réussi à te convaincre. Il ne lui restait plus qu'à t'embrasser pour t'enlever tes pouvoirs qui auraient été divisés par deux. Heureusement qu'un Suppléant passait par là, pour qu'elle évite de t'embrasser, que tu meures et que l'enfer existe. Car avec les pouvoirs de l'Ombre Noire et ceux de Nina, ils auraient eu assez de pouvoirs pour réussir à le faire exister.

Alice me regarda avec la bouche grande ouverte et des yeux ronds. Quand elle reprit ses esprits ainsi que sa voix, elle demanda :

- Et cette chose... ce Suppléant, comment s'appelle-t-il ?
- Je n'en sais rien. C'est toi qui dois lui donner un nom. Il t'appartient, lui répondis-je
- N'importe lequel ?
- Celui que tu veux. affirmai-je.
- Sauf Edward, Luc, Luigi et Mario. Les filles adorent ces prénoms, mais moi je ne les aime pas trop, dit le Suppléant.
- Ça rend le choix difficile. Je réfléchis et je dis... Tom.
- Très bien. Tom, c'est marrant. Tom. C'est sûr ? questionna-t-il.
- Affirmatif, répondit-elle avec le sourire aux lèvres.

Pendant que Tom expliquait à Alice les commandements, j'observais ce qu'il y avait autour de nous.

Instantanément, le sol bougea, un cri de fille qui ressemblait à la voix de Nina, fut poussé et une énorme

anguille, deux crabes et un requin d'une taille d'un bateau de croisière entrèrent dans l'eau.

- Ce n'est pas que j'aie envie de vous déranger, mais j'aimerais bien éviter de me retrouver comme déjeuner. Pas vous ? interrogeai-je.

Alice se retourna et la queue gigantesque de l'anguille la fouetta en pleine figure ce qui l'envoya taper contre le mur d'en face. Le Suppléant nagea vers elle, sauf qu'il fut interrompu par les deux énormes pinces d'un des crabes. Pendant ce temps, l'autre crabe prit Alice par la taille et l'emporta vers la surface du bocal dans lequel nous nous trouvions.

Quant à moi, le requin me tournait autour.

- Pourquoi est-ce toujours moi qui dois affronter les poissons les plus dangereux ?
- Peut-être que c'est à cause de ton attirance à la mer, me répondit Tom.
- Je suis mort de rire, lui répondis-je en évitant de justesse les molaires du poisson

Pendant que nous étions occupés à nous battre, Alice était emmenée vers les diables.

(Alice)

Je ne me souviens pas très bien de ce qui s'est passé. Je me rappelais que nous étions venus avec Tom, sauver Benjamin. Sauf que je m'étais fait éjecter contre le mur et que j'avais perdu connaissance.

Après, une pince me prit la taille et me compressa le bassin. Je crois que la pince me cassa aussi une côte, parce que j'avais atrocement mal. Ensuite, la chose me lâcha sur le sol et je poussai un cri de douleur à cause de ma côte cassée. Après coup, des mains me portèrent pour me poser sur un lit ou un matelas, ou quelque chose de très

confortable et les mains me posèrent délicatement, mais une voix ordonna de me laisser tomber. Ils me laissèrent donc tomber sous l'ordre de la voix. Avant même de tomber lourdement sur le sol, j'avais mal. Quand je chus sur le sol, je poussai un cri à faire fuir un fantôme et je me contractai comme un escargot. Un rire se fit entendre derrière mon dos et je sus que j'étais finie.

On me transporta dans une pièce sombre et exigüe. J'entendis quelques chuchotements puis une voix grave explosa :

- Alice Meley, je t'ordonne de me regarder.

Je lui obéis. J'ouvris un œil puis le deuxième. Un grand homme vêtu de noir, avec un masque sur le visage se trouvait devant moi. Son regard s'ancra dans le mien. Et il m'obligea à me lever et à lui tendre mes mains.

« C'est un piège Alice. C'est l'Ombre Noire. Il veut tes pouvoirs. Ferme les yeux » m'ordonnai-je.

Mais je n'y arrivais pas. Il avait de magnifiques prunelles bleues virant vers le vert d'eau. Je me levai. Ses paroles résonnaient dans ma tête et elles disaient :

« Viens, allez. Je te promets je ne te ferai rien. »

Je lui faisais confiance.

Nina se trouvait derrière moi. Soudain, elle me poussa vers l'Ombre. Je me retournai et la giflai. Elle se retrouva à terre.

J'étais à deux centimètres, quand je me rétractai. L'homme me regarda puis dit avec sa voix charmeuse :

- Je n'ai jamais vu une telle maîtrise de soi. Tu as du caractère pour réussir à me résister
- Je sais. Bon, maintenant, rendez-moi mes amis. Et maintenant.
- D'accord. A une condition : tu me donnes tes pouvoirs. Sinon, tu pourras les voir mourir. A tout instant, je peux

ordonner à mes animaux de les mordre avec le venin qu'ils ont en réserve. Alors ? Les pouvoirs ou leur vie ? A toi de choisir.

Je réfléchis. En premier lieu, si je donnais mes pouvoirs, l'Ombre Noire allait de toute façon me jeter dans le bassin et ordonner à ses bestioles de nous liquider. En deuxième lieu, si je disais à l'Ombre de tuer mes protecteurs, quand ils seraient morts, il prendrait de toute façon mes pouvoirs. Je n'étais que perdante.

- Alors princesse ? Tu as choisi ? Dépêche-toi, sinon je décide, me pressa-t-il de sa voix ensorceleuse.
- J'ai décidé. Tue mes amis.

L'Ombre Noire me regarda de son mielleux regard avant de dire :

- Très bien. Mais sache princesse que tu seras de toute façon perdante.
- Je sais très bien et j'en suis consciente. J'ai longuement pesé le pour et le contre et je suis convaincue que j'ai raison.
- Très bien. Mais tu pourrais le regretter.
- Je sais.

Le mage me regarda, ferma les yeux et ordonna à ses monstres de tuer mes amis.

A présent, Nina était derrière moi. Je lui lançai un violent coup de coude dans le ventre et elle s'écroula sur le sol. Je fermai les yeux et fis apparaître entre mes mains une énorme boule de feu que je fis grossir encore et encore. L'envoûteur me fixa avec un regard noir. Ma boule devint si grosse qu'elle prit toute la place dans la pièce. Soudain, elle explosa, détruisant tous les murs. De l'eau inonda tout l'espace et les crabes, l'anguille et le requin disparurent en embarquant avec eux l'Ombre Noire et Nina.

Contente de mon acte, je cherchai Benjamin et Tom du regard, mais je ne les trouvai pas.

(Benjamin)

Quand je vis que le crabe emportait Alice, je sus que l'on était fini. D'abord, parce que l'eau n'était pas notre élément. Ensuite, parce que nos pouvoirs faiblissaient de manière inexorable et, pour finir, les bêtes devenaient de plus en plus agiles, rapides et fortes, car elles absorbaient nos attaques.

On entendait tout ce qui se passait au-dessus de nos têtes. D'abord Alice qui criait à cause de sa côte cassée. Après, l'envoûtement de l'Ombre Noire, et le refus d'Alice. Et pour finir, le choix d'Alice. « Tuer mes amis. » Cette phrase me fit perdre le contrôle de mon corps. Pourquoi ? Pourquoi dire de nous tuer, alors qu'elle savait parfaitement que, même si elle lui donnait ses pouvoirs, il nous tuerait.

Quand elle avait créé sa boule de feu, même si je savais qu'elle essayait de nous sauver, je n'avais plus envie de vivre, sachant que si ses pouvoirs étaient en jeu, ainsi que nos vies, elle garderait d'abord ses pouvoirs. Ses pouvoirs étaient ses priorités.

Mais si nous étions morts, comment aurait-elle fait pour survivre dans son pays, là où elle était l'étrangère ? Elle aurait pu tomber à nouveau dans le panneau d'un Indicateur.

Pendant que je réfléchissais sur le sol, avec de l'eau partout, je ne vis pas Alice nous chercher. Elle avait déjà retrouvé Tom. Je la regardai attentivement. Ses yeux bleus constellés de taches dorées, ses cheveux bruns clair, légèrement blonds, lui tombaient juste sur ses épaules. Ses longues jambes fines et graciles, soutenant un corps

élançé. Je comprenais mieux pourquoi je l'avais embrassée. Je ne l'avais jamais regardée comme ça auparavant.

- Benjamin ? Où es-tu ? criait-elle.

Je sautai sur mes jambes et me dirigeai vers elle. Lorsque je glissai et m'étalai de tout mon long, Alice se retourna en entendant le bruit lourd de mon poids. Elle avait une boule de feu suspendue au-dessus de sa main gauche, qui était légèrement brûlée.

- Benjamin ?! C'est toi ? s'écria-t-elle. Benjamin ! Ça va ? Tu n'as rien ?

Alors qu'elle voulait me sauter dessus comme elle l'avait déjà fait avant, Tom la retint par la main en lui chuchotant :

- Arrête de lui sauter dessus chaque fois qu'il disparaît.

Alice soupira et acquiesça. Elle attendit que je me trouve devant elle pour me prendre dans ses bras en murmurant à mon oreille : « Je t'aime. »

(Alice)

Je ne savais pas si ça allait lui plaire que je lui dise que je l'aimais. Mais il n'avait pas réagi. Peut-être que je l'avais dit trop rapidement et qu'il n'avait pas entendu ? Je crois que je l'espérais. J'attendais une réaction de sa part, mais rien. On aurait dit qu'il était terrorisé par ma déclaration, ou qu'il était sous le choc.

Je m'attendais à ce qu'il me dise : « Je ne t'aime pas ou qu'il explose de rire en disant : Tu me prends pour un crétin ? »

Mais il ne dit rien.

J'essayai de m'expliquer, sauf que je bafouillais. Il posa un doigt sur mes lèvres en disant : « Tais-toi. »

Je ne savais pas si c'était une réponse très valable. En même temps, j'étais un peu nulle pour ce genre de chose,

parce que je ne demandais pas tous les jours à des garçons s'ils m'aimaient et, si je le demandais, ce qui était très rare, je me prenais toujours un râteau. Et puisque je n'avais personne vers qui aller me morfondre et me faire plaindre, je me morfondais seule, dans mon coin. Mais je ne pleurais pas. Et jamais je n'avais pleuré. Pas en public, en tout cas. Parce que sinon, je n'aurais plus eu de fierté et ça, je n'aurais jamais pu me le pardonner.

Donc, en attendant impatiemment la réponse sanglante de Benjamin, je me demandais où nous nous trouvions. Mais j'attendais. Pour finir, Benjamin me répondit :

- Moi aussi.

Et il m'embrassa. J'étais aux anges.

Tom nous regardait avec une sorte de dégoût. Mais je n'y fis pas tellement attention. Peut-être que c'était sa façon de réagir en voyant les gens s'embrasser. Qui sait ?

- Je ne voudrais pas vous déranger, mais tu as un pays à gouverner, et toi tu dois la protéger, dit Tom.

Je ne répondis pas. Benjamin recula et Tom s'avança vers lui. Ils discutèrent. Benjamin avait retrouvé son sérieux et il semblait qu'il tirait la tête.

Quand ils eurent terminé de discuter, Benjamin me prit la main et me souffla :

- Il faudra qu'on parle.

Tom hocha la tête en signe d'approbation. Je ne répondis rien. De toute façon que dire ?

- Où se trouve-t-on ? demandai-je pour couper le silence qui s'était installé dans la pièce.

- Il me semble que nous sommes dans la Terre d'Eau. Apparemment, Nina ne peut pas vivre très longtemps sur la terre ferme.

- Et ... ?

- Et donc, rien. C'était juste une remarque. Je soupirai. Comment allait-on faire pour combattre Nina et l'Ombre Noire ?
 - Je connais peut-être un moyen, dit soudain Benjamin : la Terre de Feu est occupée par l'Ombre Noire. La Terre d'Eau par Nina. La Terre du Souffle est massacrée. Il ne reste donc plus que la Terre de la Nature. Là- bas vivent les peuples du Originelle, Grège et plein d'autres.
 - A quoi nous serviront-ils puisque nous nous sommes disputés avec eux ? A faire une autre guerre ? demanda Tom.
 - Non, à renouer les liens qui ont été anéantis.
 - Ils vont nous tuer, ces sauvages, dès qu'ils nous verront, insista-t-il.
 - Eh bien, prenons le risque. Ces clans sont forts. Bien plus que le feu, l'eau et le vent réunis. Ils pourront nous aider, si nous les aidons en retour.
- Tom réfléchit un instant et finit par lâcher :
- Je suis immortel. Je ne risque rien, alors allons-y.
- Benjamin sourit.

Chapitre 9

Soyons cordiaux, amicaux et évitons les disputes

(Alice)

Benjamin me prit la main, et il nous fit voler comme la première fois. Tom nous suivait à la trace.

Nous survolâmes mon île pendant une heure avant d'arriver derrière une muraille de plantes carnivores et d'insectes qui gardaient leur pays. Un grand homme avec une lance se trouvait sur le mur végétal. Quand il nous vit, il brandit sa lance sur nous en nous disant dans un mauvais français :

- Qui êtes-vous ?
- Benjamin et Tom se mirent à genoux et levèrent une main. Je remarquai que Tom n'avait plus son visage en sang, mais un visage normal. Il me fit mettre à genoux en me tirant par la main.
- Tu dois leur montrer que ce sont eux les plus forts, me souffla-t-il.
 - Toi bronzé, tais-toi, menaça le garde de sa lance.
- Tom baissa la tête vers le sol et murmura une formule.
- Si vous le voulez bien, nous aimerions vous expliquer le pourquoi de notre visite.
 - Tais-toi, hurla le surveillant. Moi décider quand toi parler.

Benjamin baissa la tête et murmura des incantations. Le silence s'installa.

- Toi, fille des pays voisins, venir avec moi, ordonna-t-il.
- Je ne savais que dire. Tom me fit lever et m'ordonna de le suivre.
- Et vous ?
 - Ne t'en fais pas. Nous devons rester ici. Suis-le et explique correctement notre visite.

Benjamin me poussa dans le dos. Le garde actionna un levier et une porte s'ouvrit dans le mur. J'entraï et, aussitôt, le sauvage m'enroula le corps d'une corde.

- Je ne suis pas une mule.
- Tais-toi, sinon toi, manger par plantes carnivores et insectes.

Je hochai la tête. Après, il m'enleva mon pantalon, mes chaussures et mon T-shirt. Je ne bronchai pas. Je n'avais pas tellement envie d'être le déjeuner de gentilles petites bestioles et de plantes. La brute me tira par un bout de corde. Je marchais tranquillement lorsqu'une épine de je ne sais quelle chose se planta dans mon pied. L'homme ingrat ne fit rien et il continua de marcher. Je hurlai et il me gifla.

- Toi tenir correctement dans forêt, sinon toi faire fuir gibier. Et nous pas être contents.

Je me retins de pleurer et continuai de marcher dans cette forêt humide. Nous marchâmes environ une heure. Le garde était resté silencieux. Pendant que je marchais, je regardais autour de nous : je vis de grands animaux verts avec de longues oreilles, des rouges avec des centaines d'yeux, des multicolores avec de toutes petites jambes mais des yeux aussi grands que des montgolfières. Mon animal préféré était un petit singe violet avec de très longs bras. Il essayait de me donner un fruit vert, avec de grosses pustules noires. J'aurais voulu le prendre, mais l'homme me gifla.

- Ça être mauvais pour toi. Toi mourir à cause de fruit.

- C'est une manie chez vous de gifler les gens ou quoi ? criaï-je.

- Chut !!!

Je m'étais tue parce que je ne voulais pas qu'il me gifle à nouveau.

Au bout d'une demi-heure de marche supplémentaire, nous arrivâmes devant un arbre gigantesque.

- Toi dépêcher si toi vouloir voir roi, dit la brute.

- Comment t'appelles-tu ?

Il me gifla encore une fois, mais je réussis à esquiver.

- La prochaine fois, tu réfléchiras avant de me frapper.

Il hocha la tête, puis dit qu'il fallait qu'on monte.

- En escaladant ?

- Non, par système ingénieux de roi aimé.

- Toi pas parler correctement français ?

Il leva la main pour me frapper.

- Arrête !

Il n'y fit pas attention et me tira par la corde comme un prisonnier. Nous allâmes vers un plateau, retenu par quatre cordes qui étaient accrochées aux quatre coins. Je regardai vers le haut et vis la même construction.

- Toi faire attention. Ça aller très rapide. Toi tenir à corde si toi pas vouloir tomber.

- Pas de problème, lui répondis-je en levant le pouce en signe d'approbation.

Il se tint à une des cordes puis poussa un gros caillou et tout se passa très vite.

Aussitôt que le caillou fut par terre, l'autre construction qui était remplie fit poids lourd et nous monta à la vitesse de l'éclair. Je crus que j'avais perdu mon corps en cours de route. Le sauvage me regardait, l'air de rien, bien ancré dans le bois qui soutenait nos pieds. Il tenait toujours la corde qui me broyait les côtes.

Au bout de cinq secondes, nous nous retrouvâmes en haut. L'arrêt fut assez violent et je m'écroulai sur le sol.

- Debout, étrangère, nous être arrivés.

Je levai les yeux et vis que je me trouvais dans les feuillages. Je regardai le sol : de minuscules personnes discutaient entre elles, d'autres étaient restées sur « l'ascenseur » pour remonter, certaines avaient des seaux remplis d'un liquide jaune.

- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en montrant les seaux.

- De l'eau de neige. Cela être une eau rare, que nous trouver dans pays du Souffle. Les gens qui être là-bas être tous morts. Tu ne pas savoir ?
- Si, murmurai-je. Dis-moi, comment s'appelle votre région ?
- Nous être peuple du Originelle. Pourquoi toi demander ça ?
- Juste comme ça. Bon on y va ? J'ai un peuple à protéger.

(Benjamin)

Ça fait bientôt deux heures que l'on est là. Je commence un peu à m'inquiéter. Un autre garde est venu remplacer l'autre. Le nouveau est deux fois plus grand que l'autre, il a la peau mate et de grands yeux noirs. Il ne nous a toujours pas adressé la parole.

- Comment t'appelles-tu ? essayai-je.

La seule réponse fut des bruits bizarres qui sortaient de sa bouche. Quelquefois, il pétait. Je ne vous dis pas l'odeur. On arriverait à deviner ce qu'il avait mangé au dernier repas. En même temps, ce peuple était très connu pour ses « senteurs ».

Je regardai Tom. Il murmurait des incantations bizarroïdes. J'étais le seul à ne rien faire.

Soudain, un cri de femme fut poussé.

- Alice ! m'écriai-je, laissez-moi passer espèce de brute !
- En guise de réponse, j'eus droit à un grand pet sonore. Le sauvage me regarda et s'incrusta dans mon esprit.
- « Toi venir avec gars bizarre jusqu'à porte. »
- Enfin une phrase plus ou moins française !
 - Tais-toi et dis-moi ce qu'il t'a dit, demanda Tom.
 - Qu'il fallait s'approcher de la porte avec « gars bizarre », lui répondis-je.

- Tu es drôle.
- C'est un don que je possède.
- Arrête.

Je ne poursuivis pas. Je m'approchai de la porte carnivore et je vis une porte. L'homme baissa le levier et la porte s'ouvrit. Les plantes se calmèrent et nous laissèrent passer. Nous entrâmes dans la forêt, attendîmes que le sauvage ait fini de relever la porte et il descendit. Il nous ligota avec de la corde, mais en laissa un bout de libre pour chacun de nous deux, qu'il noua ensemble et dont il prit le bout pour nous tirer.

- C'est sympa comme accueil.
- Tais-toi et marche. Nous aurons en tout cas deux heures de marche, alors garde tes commentaires pour toi.

Je ne répondis pas. De toute façon, il avait raison.

(Alice)

Le sauvage m'amena d'abord dans une pièce sombre, où il me laissa pendant un quart d'heure, je pense. Ensuite, il dénoua ma corde et me déshabilla complètement. Allez savoir pourquoi. Il me fit mettre des sous-vêtements en feuilles de palmier. Après quoi, il me renoua la corde. J'avais l'impression d'être un ver de terre pris dans un piège d'enfant. Puis il me fit sortir de la chambre et nous nous retrouvâmes devant une passerelle fabriquée de corde et de planches de bois, suspendue à une vingtaine de mètres.

- Jamais tu ne me feras traverser ce truc.

Le sauvage ne fit pas attention à mon commentaire. Il commença à marcher sur la première marche. Quand je poussai un monstrueux cri, il me regarda et tira sur la

corde pour que j'avance. Ses yeux noirs se posèrent sur mon visage.

- Toi avancer si toi vouloir sauver ton peuple.

Je ne répondis rien. Je regardai vers le sol en soupirant, inspirai un grand coup et marchai sur la première marche.

- Tu sais, je sais voler.

- Moi aussi, mais pourquoi alors utiliser la forêt ? La forêt être notre amie. Notre dieu. Nous devoir la respecter. La forêt nous aider pour survivre et nous remercier elle en utilisant elle.

Je haussai les épaules. A quoi bon vouloir discuter avec lui, si c'était pour revenir toujours sur sa forêt bien-aimée ?

Le garde tira sur la corde. Je dus puiser dans mon équilibre intérieur pour réussir à rester sur la marche.

- Tu ne peux pas dire quand tu veux avancer ?

- Non. Toi être une prisonnière et toi obéir à moi.

Génial, prisonnière, je n'aurai jamais deviné seule.

- Toi aller et me suivre.

Je ne rétorquai rien, car je pensais à Benjamin qui devait m'attendre devant la porte.

L'homme impitoyable me tira et je trébuchai. La corde commençait à glisser car je suais à grosses gouttes en voyant le sol.

« Utilise tes pouvoirs, si tu ne veux pas finir en crêpe pour oiseaux » me dis-je mentalement.

Je me concentrai. Soudain, une main en racine s'éleva dans les airs et me prit dans sa paume pour me transporter de l'autre côté de la passerelle. Le sauvage me regardait.

Quand la main me posa, elle disparut dans les profondeurs de la terre.

- Toi être sorcière ! s'écria l'homme. Moi prévenir roi.

Il prit son envol pour me passer au-dessus de la tête. Je réussis de justesse à l'attraper par sa « culotte » et je le fis revenir vers moi.

- Ecoute- moi attentivement. Moi, je suis la reine de ce pays, ainsi que celui de la Terre de Feu, de la Terre du Souffle, de la Terre d'Eau. Tu dois me croire. J'aimerais rencontrer ton roi, car la Terre du Souffle a été envahie par l'Ombre Noire et par Nina. Il doit m'aider à les combattre. Est-ce que tu comprends ?

- Oui. Moi amener toi vers Monseigneur. Toi venir avec moi.

Il siffla deux fois et une échelle de corde descendit.

- Toi monter ici. Toi bien accrochée. Elle aller vite.

- Merci. Mais tu ne viens pas ?

- Moi pas le droit voir Monseigneur.

- Très bien. Alors merci.

L'homme siffla une nouvelle fois et l'échelle monta. Je fus projetée sur cinq mètres avant d'arriver sur un plateau où se trouvait une porte. Deux plantes carnivores la gardaient

- Qui es-tu et que veux-tu ?

- Bonjour, je m'appelle Alice et je dois voir le roi parce que...

- Alors ?

- Pour lui annoncer que votre pays va être attaqué par l'Ombre Noire et par Nina.

Les deux plantes se regardèrent, puis décidèrent de me laisser passer.

- Merci.

Elles ne réagirent pas. La porte s'ouvrit et j'entrai à l'intérieur. Je marchai le long corridor rempli de peintures et d'arbres généalogiques, représentant la famille royale. Le dernier arbre m'intrigua. Il représentait un grand arbre divisé en quatre parts égales. Sur un côté était écrit :

Terra di Acqua.

Sur cette partie, il y avait des noms de rois, de reines et de princes.

A côté de la Terre du Souffle, il y avait la **Terra di Fuoco**, C'était la même chose que celui qui était à côté. Je cherchai la partie qui correspondait à la Terre du Souffle, mais elle était brûlée.

« Si tu y vas Alice, ils vont te tuer » me dis-je.

Je réfléchis pendant quatre secondes puis y allai.

Je poussai la lourde porte en chêne. Le roi se trouvait là, assis sur un trône sculpté dans du bois noir.

- Qui es-tu Alice ? Pourquoi viens-tu ?
- Bonjour. Ecoutez, je sais que nos deux peuples sont en colère depuis des siècles, mais la Terre du Souffle a été dévastée et saccagée par l'Ombre Noire et Nina qui occupent la Terre de Feu et la Terre d'Eau. Si nous ne les arrêtons pas, ils détruiront tout et votre pays ne sera pas épargné.
- Ce n'est pas mon problème que ton peuple meure. Et pourquoi devrais-je te faire confiance ? Ton peuple nous a déjà trahis pendant une guerre.
- Mon peuple est mort, Monseigneur. Et si vous ne m'aidez pas, dans peu de temps, ce sera le vôtre qui sera enfoui sous la terre.

Le roi réfléchit, puis demanda :

- Comment vas-tu m'aider pour repousser l'Ombre Noire ?
- J'ai remarqué que, chaque fois que Nina nous attaquait, elle utilisait des créatures de l'eau. Si nous faisons apparaître le jour de leur attaque un soleil de désert, ils se dessécheraient et nous aurions déjà vaincu une partie de l'armée. Il ne restera plus que les monstres de l'Ombre Noire. Puisqu'il habite dans la Terre de Feu, je

suppose qu'il utilisera une armée de monstres des ténèbres, avec ses Indicateurs.

- Je vois que tu as de l'intelligence. Mais crois-tu que seul le soleil pourra tuer les bêtes de l'eau ?
- J'ai le pouvoir des quatre éléments. Je peux faire du feu, ainsi que l'eau pour éteindre les monstres de feu.
- Je crains que même avec mes pouvoirs et les tiens réunis, nous ne réussissions pas à les battre.
- Je sais. Mais j'avais dans l'intention d'entraîner votre peuple aux combats.
- Mon peuple n'utilise pas son pouvoir contre la forêt. Sache-le. Je veux bien t'aider. Mais vous ne devrez pas vous défilier. Sinon, mon pouvoir sera tueur contre ton pays et toi. Tu es avertie. Maintenant. Va dormir. Tu dois être épuisée.
- Attendez Monseigneur, j'ai deux amis qui se trouvent en dehors de la muraille. Pourraient-ils venir ?
- Bien. Ils viendront. Mais pour l'instant, Fougère te montrera ta maison.
- Merci.

Fougère se leva de sa chaise, et actionna un levier. Une porte s'ouvrit. La jeune femme me fit signe de la suivre et c'est ce que je fis. Elle me prit par la main et m'aida à redescendre l'échelle qui, cette fois, ne descendait pas comme à la montée.

- Pourquoi t'appelle-t-on « fougère » ? demandai-je
- Parce qu'avant d'être une femme, j'étais une fougère. Ecoute, si tu as besoin de te changer, tu as des vêtements dans l'armoire. Pour boire ou manger, tu dois aller dans cette grotte et donner une pièce d'arbre. La nourriture arrive avec un seau d'eau. Tu n'as que ce qui arrive pour la journée. Alors ne mange pas tout. Bon je dois te laisser. J'ai du travail. Et tiens, c'est la clé de ta

cabane. Ne la perds pas car chaque maison n'a qu'une seule clé. Je te donne aussi quatre pièces d'arbre. Ne les perds pas car c'est précieux.

- Merci.

Fougère partit en me laissant ma clé et mes quatre pièces d'arbre. J'ouvris la porte et découvris avec horreur que la salle à manger était remplie de cafards, que mon lit était en train de se décomposer et que les toilettes, eh bien, qu'il n'y en avait pas.

- Je suis dans un pays de fous !

Pendant que j'étais en train de nettoyer et de chasser les cafards, je n'entendis pas tout de suite une musique jouée par un instrument que je ne connaissais pas au son. Intriguée, je laissai mon balai à moitié rongé par les écureuils pour aller écouter et voir le propriétaire de cet instrument. Je me rapprochai de la cabane d'où provenait cet air de musique. Soudain, je marchai sur une branche qui craqua sous mon poids et la personne qui jouait se leva d'un bond, son instrument en main.

- Excuse-moi de t'avoir fait peur, mais j'ai entendu ta musique et... j'ai été intriguée.

La musicienne me regarda, puis sourit.

- C'est la première fois qu'on me dit que ma musique est intrigante. Tu dois être nouvelle pour que tu me dises ça Et tu habites où ? questionna-t-elle.

- Oui. Je viens d'arriver. Je vis dans cette cabane, là-bas, lui dis-je. Pourquoi me dis-tu que je suis nouvelle ?

- En général, ma musique plaît aux nouveaux puis, quand ils l'entendent tous les jours, elle leur sort par les trous de nez au bout de deux jours. Comment t'appelles-tu ? questionna-t-elle.

- Alice.

La jeune fille fit de grands yeux.

- Tu veux dire la reine Alice ? Celle qui doit nous apprendre à nous battre ?

- Oui. Je vois que, dans ce pays, les nouvelles vont vite. Et toi, comment t'appelles-tu ?

- Si je vous disais mon nom, vous ne vous le rappelleriez pas, car j'en possède cinq.

- Dis-les-moi et je choisirai celui qui me plaît le plus. Et tu sais, tu peux me tutoyer.

- Très bien. Alors c'est : Iris Rose Dahlia Véronique Pensée. Tu vois, c'est très long.

- Mais c'est joli, tous ces noms de fleurs. Bon alors je vais t'appeler... Iris. Ça te va ?

- Oui. Ecoute, je vais aller chercher à manger. Tu veux venir avec moi ? Je te prendrai quelque chose. Alors tu veux ?

- Oui. J'arrive tout de suite. Je vais me changer.

Alors que j'allais partir, je me souvins :

- Dis, c'est normal qu'il n'y ait pas de toilettes dans ma maison ?

Iris éclata de rire en disant :

- Mais oui. Pourquoi ? Tu as besoin d'y aller ?

- Oui, avouai-je.

- Alors, prends un bol qui se trouve dans une armoire, et fais tes besoins. Après, tu laisses le bol dehors et quand tu rentreras, le bol sera vide. Allez, va vite.

- Merci !

Je courus sur la passerelle pour retourner chez moi, contente de m'être fait une nouvelle amie.

(Benjamin)

Après une heure de marche, le garde nous amena dans une pièce noire là où il nous déshabilla pour nous faire mettre des « culottes » en feuilles de palmier.

Après, il nous amena chez le roi qui nous reçut comme de vieux amis.

- Bonjour. Je suppose que vous êtes les deux amis d'Alice. Cette petite a un caractère incroyable. Ecoutez, elle est partie manger avec Iris Rose Dahlia Véronique Pensée. Elle ne va pas tarder à revenir. En attendant, Fougère va vous amener dans votre maison.
- Merci. Qui sont ces nouvelles amies ?
- « Ces » ? Non, c'est une seule personne qui a tous ces noms. Elle habite dans le cabanon quatre.
- Merci

Fougère arriva avec une sacoche mise en bandoulière.

- Ecoutez les gars. Maintenant, c'est ma pause. Je dois aller chercher à manger. Ça vous donnera l'occasion de voir comment il faut faire car c'est un système assez spécial. Je dois d'abord vous donner quatre pièces d'arbre et la clé de vos maisons. Et ne vous en faites pas car il n'y a pas de toilettes. Il faut prendre un bol qui se trouve dans une armoire et faire vos besoins et après il faut que vous mettiez le bol dehors et partir de chez vous, pour que la Chenille puisse vous les prendre. A votre retour, le bol sera vide et il faudra juste le laver. Je restai bouche bée. En particulier parce que je ne savais pas que les Chenilles mangeaient nos excréments. C'était assez original comme chasse d'eau.

- Tenez vos pièces d'arbre et vos clés. Faites attention car il est impossible d'en faire un double.

Nous hochâmes la tête. Fougère nous donna nos pièces et les clés. J'observai les pièces. Elles étaient faites en bois de chêne et, dessus, il y avait une inscription et un petit écureuil. Quant aux clés, elles étaient lourdes et faites de métal. La mienne était en forme de cœur et celle de Tom en forme de papillon.

- Elle est cool ta clé, lui dis-je.
- Oui, mais elle est très légère. S'il y a du vent, elle s'envolera.
- Pas pratique. La mienne est en plomb ou un truc du genre, parce qu'elle est lourde. Alors elle m'attire vers le sol.
- Venez les garçons, j'ai faim, pressa la voix de Fougère.

Nous la suivîmes.

Elle nous apprit à descendre et à monter les échelles mécaniques sans laisser notre corps en bas, à ne pas tomber d'une passerelle faite seulement de corde et à éviter tous les pièges de la forêt. Quand nous arrivâmes à la grotte de la Nourriture, Fougère lança une pièce dans la grotte et aussitôt, un plateau chargé de nourriture et d'eau arriva.

- Vous avez compris comment il faut faire ? Il faut lancer une pièce et visualiser la nourriture que l'on veut. La boisson ne peut pas être choisie. Allez, essayez.

Tom passa le premier. Il lança sa pièce, mais rata la grotte.

- Evite de lancer à côté. L'argent est difficile à avoir. Il faudra que vous trouviez du travail, d'ailleurs.

Tom réessaya et cette fois ne rata pas sa cible.

Pendant que j'attendais mon tour, je regardai autour de moi. Je vis deux filles : une était très grande, avec des cheveux blonds coupés très courts et l'autre avait des cheveux brun clair. Soudain, je reconnus Alice.

- Alice !

La fille se retourna, posa son plateau délicatement par terre et courut dans ma direction.

- Benjamin ! Ça va ?
- Il t'a aussi mis des feuilles de palmier ?!

- Oui. Je n'aime pas trop, mais on s'habitue. Iris m'a dit que c'était pour éviter de s'accrocher dans le bois avec les tissus.
- Hum. Qui est Iris ?
- C'est ma voisine. Elle est là-bas. Viens, je vais te la présenter.
- Hé Benjamin ! Tu ne veux pas manger ? cria Fougère.
- Non, je n'ai pas faim, merci, lui répondis-je.

Je la regardai s'en aller avec Tom.

- Allez viens ! Tu ne vas pas rester ici comme un piquet ! plaisanta Alice.
- Non, j'arrive.

Je la suivis. Alice reprit son plateau qui était par terre. Elle se dirigea vers la blonde. Je remarquai qu'elle avait une ceinture à sa taille et qu'un instrument y pendait.

J'allai vers elles.

- Benjamin, voici Iris Rose Dahlia Véronique Pensée, plus connue sous le prénom d'Iris.
- Enchanté mademoiselle, dis- je en baisant sa main.
- Arrête. Iris, voici Benjamin.
- Moi j'ai faim, répondit Iris.

Nous explosâmes de rire.

- Allez, venez manger chez moi, proposa Iris.

Alice la suivit, ainsi que moi.

(Alice)

Iris était une bonne hôtesse. La nourriture était bonne et je passai une excellente soirée.

L'heure du « au revoir et à demain » était encore loin, mais Iris nous dit qu'elle voulait aller se coucher tôt pour être en forme le lendemain. Donc, nous nous dîmes au revoir.

- Tu ne voudrais pas rester avec moi encore un moment ? demanda Benjamin.
- J'aimerais bien mais, il faut que j'aille dormir. Demain il y aura une rude journée. Tu es sûr que tu ne veux pas un peu de mes haricots et de mon poisson ?
- Non. Bon, je vais y aller. Bonne nuit.
- Bonne nuit, répondis-je

Alors que j'allais rentrer dans ma maison pleine de cafards et autres bestioles, Benjamin me retint par la main et m'attira tout contre lui. Il m'embrassa.

Ce fut certainement le baiser le plus doux de toute ma vie.

- Je vais y aller, maintenant, soupira-t-il.

Je ne répondis pas. Je poussai la porte de ma maison cafardeuse et allai, sans me changer, atterrir dans mon lit complètement cassé. Je m'endormis tout de suite.

Chapitre 10

Rêve étrange, mais révélateur

(Alice)

Le bruit d'une cloche me sortit du sommeil. Je heurtai la table qui était à côté de mon lit, mais sous le choc, elle s'écroula.

- Après mon entraînement, j'irai chercher un travail et, avec mon argent, je rachèterai des meubles pas trop pourris.

Quelqu'un frappa à la porte.

Je poussai un faible :

- Entrez.

- Allez debout paresseuse. Il est l'heure de te lever pour assurer tes cours, me dit Benjamin. Tiens, je t'ai apporté des fleurs.
- Quelle heure est-il ?
- L'heure de te lever pour ton premier cours. Allez, dépêche. Tous les villageois sont déjà sur la Grand-Place et t'attendent.
- Quoi ?! Déjà ?! Purée ! Je dois être hyper en retard ! m'écriai-je affolée. Bon pas le temps de prendre un déjeuner. Passe-moi une robe, ou le premier truc qui te passe sous la main.
- Tiens.
- Merci. Bon retourne-toi, je me change.

Je regardai hâtivement la tenue imaginée par Benjamin. Une robe avec une rose. J'enfilai la robe en quatrième vitesse et quand je l'eus mise, je lui demandai :

- Où se trouve la Grand-Place ?
- Ne t'en fais pas, je vais t'aider.
- Tant mieux. Allez, allons-y, le pressai-je, passe en premier pour me montrer l'endroit.

Benjamin ouvrit la porte et me fit passer, il la ferma à clé qu'il me redonna et que je mis sous le pot de fleurs qui était posé sur le rebord de la fenêtre. Nous longeâmes les maisons suspendues, marchâmes sur des passerelles en cordes et quand nous arrivâmes enfin, une foule était dispersée sur la Grand-Place. Certains regardaient le soleil, d'autres riaient et quelques-uns critiquaient. Je montai sur l'estrade prévue pour moi et Benjamin.

- Bonjour. Je suis le professeur qui va vous enseigner les sorts et les tactiques de défense. Je serai aidée par Benjamin et Tom, qui sont à côté de moi.

Je regardai mes élèves. Ils avaient tous et je dis bien tous, une mine de dégoût.

- Pourquoi faites-vous cette tête ? Vous n'êtes pas contents ? questionnai-je.
- Ce n'est pas qu'on ne soit pas content, mais il y a que le gars à côté de Benjamin, Tom, a une mine horrible, répondit un des spectateurs.

J'observai Tom et vis avec dégoût que son visage était en sang avec des vers de terre et des fourmis.

- Tom. Change de visage, lui ordonnai-je.
- Pardon.

Et il se transforma en personne normale.

- Bien. Nous allons faire trois groupes. Benjamin s'occupera du premier, Tom du deuxième et moi, du troisième. Choisissez les groupes.

Il y eut une cohue pas possible, mais au bout de dix minutes, les groupes étaient bien distincts.

- Très bien. Le groupe à gauche, vous aurez Benjamin, celui du milieu Tom et celui de droite, ce sera moi.

Nous nous divisâmes.

En premier lieu, j'eus du mal à leur faire appliquer mes règles, mais au bout d'une semaine, tout rentra dans l'ordre. Nous travaillâmes pendant un mois sur les sorts. Le mois d'après, nous passâmes au point le plus difficile : la pratique. Il nous avait fallu deux mois et peut-être plus pour que vraiment tout le monde puisse manier correctement tous les sorts simples, mais défensifs. J'avais dû quand même donner quelques cours de soutien pour ceux qui n'arrivaient pas à suivre, mais pas beaucoup.

Une nuit, une alarme s'enclencha. Je sortis de mon lit pour voir ce qui se passait et ce que je vis était horrible : la forêt alentour était en feu.

La peur me prit

« Mes affaires ? Je ne pouvais tout de même pas laisser toutes mes affaires à l'intérieur ? Si, je le pouvais. »

J'utilisai mes pouvoirs d'eau pour essayer d'éteindre le feu, mais rien. Le feu continuait de tuer des vies.

Benjamin ? Est-ce qu'il était chez lui ? Je me posais des tonnes de questions.

- Ne t'en fais pas, Alice. Tes amis sont à l'abri. Si tu veux les revoir, donne-moi tes pouvoirs, dit la voix charmeuse de l'Ombre Noire.
- Jamais. Vous m'entendez ? Jamais !

(Benjamin)

Je ne sais pas pourquoi tout d'un coup Alice a commencé à crier comme une malade dehors en pleine nuit. Je me levai et allai vers elle.

- Alice. Tu dors. Arrête de crier s'il te plaît.
- Non. Jamais vous n'aurez mes pouvoirs. N'insistez pas.
- Alice. Arrête de crier. Je ne veux pas tes pouvoirs, juste que tu te réveilles et que tu retournes chez toi.

Alors qu'elle délirait complètement, elle sauta en bas de la passerelle. Si je ne l'avais pas retenue, elle se serait écrasée contre le sol. Heureusement, alors que je la tenais, elle se réveilla enfin. Lorsqu'elle vit qu'elle était suspendue dans les airs, elle poussa un cri aigu.

- Benjamin !!! Aide- moi ! Vite !
 - Je te tiens, tu ne risques rien, lui dis-je en la remontant.
- Alice ne répondit pas.

Quand elle se retrouva sur la passerelle, elle se coucha par terre en tremblant.

- Benjamin, je l'ai vu ! Il était là devant moi ! Il avait mis le feu à la forêt ! dit-elle en me secouant comme un prunier.
- Calme-toi. Ce n'était qu'un cauchemar. Il n'était pas là.
- Si, si. Dès que j'ai voulu utiliser l'eau, le feu a grandi de plus en plus.

- Dis-moi, pourquoi voulais-tu sauter de la passerelle ?
- Je ne sais pas.
- Bon, on va aller à l'infirmerie. Tu as sûrement de la fièvre.

Alice ne répondit pas. Je la pris dans mes bras et essayai de marcher sur les passerelles sans tomber. Je passai devant la maison d'Iris et vis que la lumière était allumée. Je frappai à la porte. Un faible « entrez ! » se fit entendre. Je poussai la porte. Iris était couchée dans son lit. Sur sa tête, il y avait un sac de glaçons et une bassine à côté de sa table de nuit.

- Ça va Iris ?
- Pas tellement. Je suis malade. Elle a quoi Alice ?
- Je l'ai retrouvée sur la passerelle. Elle a tenté de sauter en bas.

Iris mit ses mains sur sa bouche, elle se baissa vers la bassine et vomit.

- Excuse-moi de t'avoir fait assister à cette scène.
- Pas de problème. Je vais aller à l'infirmerie. Tu devrais venir avec moi.
- Je voudrais bien, mais à chaque deux pas je vomis. Vas-y et envoie-moi quelqu'un.
- Ok. Salut.

Elle ne répondit pas car elle était de nouveau couchée sur la cuvette.

Je sortis de sa maison et me déplaçai dans le noir pour retrouver la Grand-Place. Alice tremblait toujours et elle murmurait des mots incompréhensibles. Soudain elle cria :

- Demain !

Pour finir, je décidai d'aller chez le Sage. Il était le seul à pouvoir aider Alice et à me faire comprendre le pourquoi de cette nuit. Je rebroussai chemin jusqu'à chez Alice, puis tournai une fois à droite et une fois à gauche. J'arrivai

devant une petite cabane qui ne portait aucun numéro. Je frappai et la porte s'ouvrit. J'entrai et suivis un long corridor. Je poussai la première porte et le Sage était là, assis sur des coussins en toile d'araignée.

- Benjamin. Comment vas-tu ?
- Bien merci.
- Viens t'asseoir et dis moi le pourquoi de ta visite.

Je m'assis sur un coussin blanc et violet.

- Pourquoi m'amènes-tu cette petite ?
- Justement, c'est à cause d'elle que je suis venu.

Je lui expliquai.

Le Sage réfléchit un moment avant de dire :

- Pose-la sur un coussin.

Je l'installai sur le plus grand coussin que je pus trouver.

- Maintenant, pars. Et viens la rechercher demain matin, ordonna le Sage.

Je pris le chemin du retour et j'allai dormir.

(Alice)

Quand je me réveillai, j'étais dans une pièce sombre, couchée sur un grand coussin et un vieil homme était assis à côté de moi. Il avait de grands yeux marrons, de rares cheveux gris et des rides sur le visage.

- Content que tu te sois réveillée Alice.
- Qui êtes-vous ?
- Je suis le Sage. C'est Benjamin qui t'a amenée ici.
- Et pourquoi ?
- Il m'a expliqué ton rêve. Quand il t'a retrouvée, tu étais fiévreuse. Il a d'abord voulu t'amener à l'infirmerie, mais tu as crié « demain » et il a décidé que c'était mieux que tu viennes me voir.

Le Sage me parlait. Je l'écoutais avec attention.

- Qui étais-tu dans ton rêve ? questionna-t-il

- Moi.
- Et tu as essayé de te défendre avec l'eau, mais le feu aspirait ton pouvoir.
- Oui.
- Etrange. Dis-moi, pourquoi as-tu dit « demain » ?
- Il va attaquer demain.

Le Sage me regarda. Je voyais bien qu'il réfléchissait.

- Comment était ton rêve ? interrogea-t-il. Donne-moi le plus de détails possible.
- Pour commencer, je volais dans son pays. Il était dans son château. Il attendait que je vienne. Il savait que j'allais venir. Alors que je passais, une main me prit par la taille et me fit entrer dans son château. Il était là, devant moi et Nina était derrière. Il me parlait, mais je n'écoutais pas. Après, il s'introduisit dans mon esprit et m'obligea à donner mes pouvoirs, mais je refusai. Il me dit : « Demain, tu seras obligée de me les donner en échange de la vie sauve. »

Après je ne rêvai plus.

- Intéressant. Et tu es sûre de ce que tu avances ?
- Certaine. Il m'a mordu.

Je lui tendis ma main et on pouvait voir une cicatrice en demi-lune.

- Dors maintenant. Je vais aller prévenir le roi. Toi, tu ne bouges pas. D'accord ?
- Mais, je voudrais vous aider. C'est quand même moi qui les ai entraînés.
- Bon viens, mais si tu ne te sens pas bien, tu me le dis tout de suite et je te renvoie dans ta maison.

J'acquiesçai. Le Sage me prit la main et nous disparûmes en un rien de temps.

Quand nous arrivâmes, mes jambes étaient de nouveau engourdis. Je faillis tomber. Une des plantes carnivores appela le Sage.

- Hé toi ! Il est interdit de se téléporter. A moins que ce soit très important. Est-ce que c'est important ?
- Oui. Appelle le roi. Il faut que nous lui parlions.
- Le roi dort à cette heure-ci. Revenez demain matin.
- Demain matin, nous serons tous morts. Alors laissez-nous entrer.

Les deux plantes se regardèrent puis celle qui n'avait pas encore parlé dit :

- J'espère que c'est important.
- Puis, elles ouvrirent la porte et nous laissèrent passer.
- Merci.

Le Sage me prit par la main et nous entrâmes dans le palais. Nous longeâmes le corridor des arbres généalogiques. Nous prîmes la première porte et le Sage me l'ouvrit. Nous découvrîmes le roi en chemise de nuit.

- Quelle est la raison de votre visite ? demanda le roi.
- Monseigneur, Alice a vu l'Ombre Noire et il va attaquer demain. Il faut que nous réveillions notre armée.
- Fougère, fais passer le message dans le vibraphone.

Fougère prit un escalier et le monta. Sa voix résonna dans tout le palais.

« Tous les gardes sont priés et obligés de venir immédiatement dans la salle du trône. Merci »

Elle redescendit l'escalier qui disparut aussitôt.

Une rangée de gardes en armure arriva, suivie d'une dizaine d'autres rangées.

- Merci Fougère. Voilà, mes chers. Demain, nous serons attaqués par l'Ombre Noire et par Nina. Allez réveiller tous les habitants et dites-leur de venir sur la Grand-

Place. Dépêchez-vous car l'armée de l'Ombre avance. Je vous remercie.

Les gardes partirent par équipes de deux.

- Vous deux, venez avec moi. Il faut que je vous arme. Le Sage, allez réveiller Tom et Benjamin. Toi Alice, viens.

Le roi se leva, le Sage partit et moi je suivis le roi.

Il m'entraîna dans une grande pièce, remplie d'armures en feuille.

- Pour toi, je vais te donner celle-là. Elle est très résistante. Elle est faite en feuilles de chêne et en feuilles de palmier. Avec ça, tu ne risques rien du feu et tu ne couleras pas.
- Merci. Mais pourquoi ne donnez-vous pas la même à tout le monde ?
- Chaque personne est unique. Tu as l'intelligence et la force. Tom, lui, n'aura pas besoin d'armure puisqu'il est immortel, mais Benjamin, aura celle-là. Elle faite en feuilles de frêne. C'est un homme fort et puissant. Moins que toi, mais toujours puissant.
- Je vois. Et Iris ? En quelles feuilles est faite son armure ?
- Iris ? Il me semble qu'elle est faite en feuilles d'olivier.

Les gardes arrivèrent.

- Nous avons prévenu tout le monde. Il n'y a qu'une personne qui ne pourra pas livrer la bataille.
- Qui est-ce ?
- Iris Rose Dahlia Véronique Pensée. Elle est en train de mourir.
- Non ! C'est impossible ! J'étais avec elle hier et elle se sentait bien !
- Peut-être, mais elle vomit son sang.
- Il faut que j'aille la voir !

- Non, tu ne peux pas. Il faut que tu t'occupes de tes troupes.
- Elles peuvent attendre. Iris je ne la reverrai peut-être jamais.

Le roi réfléchit puis dit :

- Tu peux rester dix minutes et après, je veux que tu sois de retour.
- Merci !

Je disparus.

(Benjamin)

Alors que je venais de m'endormir, un garde frappa à ma porte et l'ouvrit à la volée.

- Debout, nous allons être attaqués.
- Vous êtes sûr ?
- Oui.

Et il partit, me laissant avec mes interrogations. Je m'habillai en quatrième vitesse et allai à la Grand- Place.

Je regardai autour de moi. Tous avaient une armure en feuilles. Soudain, une voix résonna :

« Benjamin et Tom sont priés de venir dans la salle du trône. Merci »

Je cherchai Tom du regard et le vis qu'il me cherchait aussi. Il m'aperçut et me fit un signe de la main. Je me frayai un chemin dans la foule nerveuse.

- Alors, tu l'as trouvée Alice ? me demanda Tom.
- Oui. Elle a tenté de se suicider, ou un truc du genre. En tout cas, elle m'a fait vraiment peur.

Tom acquiesça. Soudain, il ouvrit des yeux aussi grands que des balles de tennis.

- Hé ! Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Regarde tout en haut, me dit-il.
- Alice, murmurai-je.

- Allez viens. Il faut qu'on aille vers elle.

Tom me poussa dans le dos pour que je prenne l'échelle.

- Tu ne lâches pas, rappela-t-il.

- Non. Je sais.

Je m'accrochai à un barreau et Tom aussi. L'échelle monta à la vitesse de l'éclair. Quand nous arrivâmes, Alice était déjà partie.

- Merde ! jura Tom.

Le roi nous attendait devant la porte de son palais. Il nous fit signer de venir et de le suivre. C'est ce que nous fîmes. Le roi nous amena dans une pièce où se trouvaient des armures en feuilles.

- Tiens Benjamin. Tom, je ne t'en donne pas puisque tu es immortel.
- Pourquoi n'aurait-il pas besoin d'armure ? Et les coups d'épée ? demandai-je
- L'épée me transperce mais je ne meurs pas. C'est normal, expliqua-t-il.

Je hochai la tête sans rien dire. J'enfilai mon armure de feuilles.

- Bon, maintenant, allez motiver vos troupes, ordonna le roi.
- Et Alice ? Elle s'est jetée de l'Arbre ! Comment va-t-on faire ?
- Ne t'en fais pas. Elle est allée voir Iris, qui est gravement malade.
- Zut ! Je devais lui envoyer un médecin ! Quel con ! m'écriai-je. Qu'est-ce qu'elle a ?
- Elle vomit son sang.

Tom fit une grimace. Je ne dis plus rien.

- Maintenant, allez-y.

Tom et moi hochâmes la tête et descendîmes l'échelle.

(Alice)

Je me dépêchai d'arriver chez Iris. Je frappai et entrai sans être invitée. Je découvris Iris, blanche avec du sang tout autour de la bouche.

- Iris ! criai-je en la secouant. Iris ! Réveille-toi !

Mais elle ne bougea pas un cil.

- Elle ne se réveillera pas. Son âme est partie, dit une voix charmeuse derrière mon dos.

Je me retournai vivement.

- L'Ombre Noire !

- Eh oui. Je peux te rendre ton amie, seulement si tu me donnes tes pouvoirs. Tes soldats sont en train de mourir. Benjamin est en sang. Toi seule peux arrêter ce carnage.

- Toujours aussi charmeur, mais je ne tomberai pas dans le panneau.

- Dommage. Ma foi, je vais devoir me salir les mains pour te les prendre de force. Tu aurais pu avoir une vie magnifique.

- Je ne pense pas.

Je disparus. L'Ombre Noire sourit puis disparut à son tour.

Je me dirigeai vers la Grand-Place. Ils m'attendaient tous.

- Alice ! Quel bonheur de te voir ! s'écria Benjamin.

- Je l'ai vu. Il ne va pas tarder à venir.

Benjamin ne répondit pas. Je montai sur l'estrade et pris la parole :

- Bonjour. Êtes-vous prêts à combattre l'armée Noire ?

J'entendis un oui.

- Sachez que vous allez peut-être laisser votre vie sur ces terrains. Nous vous remercions de votre collaboration.

La foule applaudit.

- Vous allez vous répartir en cinq groupes. Un groupe pour la Terre du Souffle, un groupe pour la Terre d'Eau,

un autre pour la Terre de feu et un autre groupe surveillera l'Océan. Je vais nommer les chefs des groupes. Pour la Terre du Souffle, ce sera Rose-Marie, pour la Terre d'Eau, ce sera Dents-de-Lion, pour la Terre de Feu, ce sera Marguerite et, pour le groupe de l'Océan, ce sera Jonquille.

Les groupes sont faits. Je compte sur vous pour nous avertir du moindre problème. Allez-y.

La foule applaudit à nouveau et les groupes partirent.

- Très bien. Votre groupe va être divisé en deux ; une partie prendra les Papillons et surveilleront les airs et l'autre partie restera ici pour veiller.

Le groupe que j'avais désigné courut vers les écuries.

L'autre se répandit tout le long de l'Arbre.

- Quel bon commandant, dit Benjamin.

- Arrête. Nous allons être attaqués. Le moindre faux pas et la vie de plusieurs milliers d'habitants trouve sa fin. Compris ?

Benjamin ne répondit pas.

Nous attendîmes plusieurs heures. Tout cela commençait sérieusement à m'inquiéter.

Alors que je réfléchissais, une jeune fille qui était dans la section de l'Océan arriva en courant.

- Nina a commencé à attaquer sur cette partie, dit la jeune fille.

- Bien. Merci. Reste avec nous. Dis-moi, est-ce qu'il y a des morts ?

- Je suis la seule survivante.

- Et qu'est-ce qu'il y a comme monstres ?

- Il y a un calamar géant et deux crabes.

- C'est tout ?

- Oui, mais dès qu'ils nous touchent, nous mourons.

- Je vois. Merci. Va te chercher une épée dans la salle.
Après tu iras avec les soldats

- Bien.

La jeune fille partit.

- Nina attaque depuis l'Océan. L'Ombre Noire n'a pas encore joué sa carte.

Brusquement, l'arbre commença à bouger. Benjamin et Tom me regardèrent.

- L'Ombre Noire joue sa carte.

Chapitre 11

Commandant Alice, je ne vous obéis pas

(Alice)

Je courus au palais du roi.

- Monseigneur, il attaque ! Fougère, appelle dans le vibraphone tous les soldats. Il faut qu'ils t'entendent.
Vas-y.

- Qu'est-ce que je dois faire ? demanda le roi.

- Vous, allez vous cacher. N'importe où. Allez dans un autre pays.

- Non, je refuse de laisser mon peuple en danger.

- Très bien. Alors mettez une armure et venez nous aider à les tuer.

- J'arrive.

Je retournai vers mes troupes. Les soldats qui se trouvaient sur les Papillons vinrent nous aider. Le calamar de Nina arriva. Si nous ne le maîtrisions pas maintenant, le duel serait perdu d'avance. Lorsque je voulus sortir mon épée, elle fut aimantée par quelque chose. Je me retournai et je vis Nina et l'Ombre Noire derrière moi.

- Je me demandais quand vous alliez venir me mettre la pâtée, dis-je ironiquement.

- Tu vois, nous arrivons, répondit Nina.

- Tu ne dis rien l'Ombre ?

Il ne répondit pas. Il me regarda et planta son regard dans le mien. Sauf qu'il ne s'incrusta pas dans mon esprit. Il ouvrit sa cape et laissa apercevoir un corps sans chair. Des multitudes de piques enflammées en sortirent pour venir me brûler. Heureusement, Benjamin qui se trouvait à proximité put éteindre l'incendie. Il se joignit à notre trio.

- Commandant, il y a déjà beaucoup de morts à cause du calamar.

- Je vois.

- Qu'est-ce que je dois faire, commandant ?

- Commencer par arrêter de m'appeler commandant et après, m'aider à les battre.

- Ok. Dis- moi, tu n'as pas d'épée.

- J'en avais une, sauf qu'ils l'ont prise.

Les yeux de Nina étaient rouge sang. Le corps de l'Ombre Noire était toujours découvert.

- Ne regarde pas son corps. Si tu le regardes, il te change en pierre, m'avertit Benjamin.

- C'est bon à savoir.

Je me levai.

- Hé Nina ! Tu n'as jamais regardé le corps de ton copain ?

- Pourquoi ?

- Oh pour rien. Juste parce qu'il est hyper bronzé et musclé.

- Ah oui !?

Elle regarda. Aussitôt elle se transforma en pierre. Le calamar et les deux crabes se dissipèrent.

- Tu es intelligente. Tu devrais me donner tes pouvoirs.

- Ne rêve pas

L'Ombre ne répondit pas. Il voyait que j'évitais de le regarder alors, il décida de fermer sa cape.

- Si tu ne veux pas me les donner, je te les volerai, avertit-il

Je ne rétorquai pas. J'observai les soldats se battre. Un grand nombre gisait par terre. Il n'y avait presque plus personne pour combattre.

- Benjamin, va-t-en, ordonnai-je.

- Jamais.

- Je te l'ordonne.

Benjamin ne répondit pas. Il laissa tomber son épée sur le sol et partit.

J'allais ramasser l'épée lorsque le mage m'envoya un jet de flamme. Je ne voyais plus rien. J'avais horriblement chaud, mais ne brûlais pas. Quand le sorcier eut arrêté de me jeter le jet, il ne souriait pas.

- Comment peux-tu ... ?

- Je suis plus forte que toi. C'est un fait et tu dois le reconnaître.

- Jamais, jamais je ne l'accepterai.

- Un jour, il faudra.

- Ecoute, si tu partageais tes pouvoirs ? Nous serions les rois et ...

D'un rapide mouvement de main, je saisis l'épée que Benjamin avait posée à côté de moi et la lançai sur le mage. L'arme lui arriva au milieu de la poitrine. Le sang gicla le mur qui se trouvait derrière lui. Il sourit une dernière fois, puis s'évapora. Le vent se déchaîna emportant les restes des animaux de l'Ombre Noire et ceux de Nina. J'allai vers la statue de Nina. Un sourire était posé sur ses lèvres.

- Tom ! Viens !

Le Suppléant arriva et vit le buste de Nina.

- Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

- Elle a vu le magnifique torse bronzé et musclé de l'Ombre Noire

- Je vois. Que veux-tu que je lui fasse ?

- La même chose que tu as faite à l'Indicatrice.

Tom ne se fit pas prier. Il changea de visage et embrassa Nina qui se dissipa.

- Bon travail soldat, plaisantai-je.

- Merci commandant Alice.

Tom changea à nouveau de visage en déclarant :

- Il y a beaucoup de morts.

- Et le roi ?

- Il est grièvement blessé. Les elfes s'occupent de lui. Il ne va pas mourir, mais il ne sera au meilleur de sa forme pendant quelques mois, informa-t-il.

- Et les blessés ?

- Les elfes et nymphes vont les soigner.

- C'est bien. Et Benjamin ?

Tom se mordit la lèvre.

- Il... Il est mort.

Je m'écroulai. Benjamin mort, c'était impossible. J'étais sûre que d'ici quatre secondes, il allait exploser de rire, mais rien ne se passa.

Des larmes coulèrent le long de mes joues égratignées.

Tom me prit la main et m'obligea à me lever.

- On va aller voir les nymphes, dit-il

Je ne répondis pas. Tom m'entraîna dans l'ascenseur. J'eus un haut-le-cœur en descendant de cette machine. Nous traversâmes la grande cour et Tom me confia à la première nymphe rencontrée.

- Occupez-vous d'elle.

La nymphe acquiesça et elle me prit par la main. Mes jambes étaient aussi molles que des vers de terre. La nymphe me traînait, car je n'avais plus la force de marcher. Pour finir, je m'endormis.

Chapitre 12

Le chêne

Quand je me réveillai, je me trouvais dans un grand lit. Il y avait une nymphe qui préparait quelque chose, mais je ne savais pas ce que c'était.

Je m'assis dans le lit et observai dans quel endroit je me trouvais. Je vis deux rangées de lits, presque tous vides, sauf un ou deux. Les murs étaient peints de la même manière que la forêt. Les murs donnaient l'impression qu'il n'y en avait pas. C'étaient les fenêtres qui les trahissaient. La nymphe s'approcha de moi et elle me tendit un bol rempli de liquide violet. Je pris le bol, sentis et bus une gorgée. La mixture avait le goût des fleurs des champs et l'odeur du chêne. Je finis le bol et le lui rendis. Elle le reprit. Elle le posa sur une table. La chrysalide alla chercher quelque chose dans une armoire et elle en sortit une robe faite d'orchidées et de narcisses. Elle me la tendit. La nymphe m'aida à me relever et à enfiler la robe. La jeune fille me fit asseoir dans un fauteuil fait de plantes vertes et de bois. Elle poussa le fauteuil en volant. A son passage, la porte s'ouvrit par magie et elle me poussa jusqu'à l'ascenseur. Après quoi elle me laissa dessus. L'ascenseur infernal monta. Quand il s'arrêta, une personne vint me chercher. Elle me poussa jusqu'à la Grand-Place et m'aida à

me relever. Nous nous déplaçâmes alors que le fauteuil disparaissait.

- Viens, le roi t'attend, pressa la voix.

Je ne répondis pas.

La jeune fille se dirigea vers une foule. Le roi était assis dans son vieux trône. On avait dû le déplacer pour l'occasion. Quand le roi me vit, il fit taire l'assemblée. Il se leva, vint me chercher et m'entraîna sur l'estrade. Il fit signe de tirer sur une corde et, au milieu de la foule, apparut un minuscule arbrisseau.

- Alice, donne-lui de l'eau.

Je fis apparaître un nuage qui déversa son contenu. Rien ne se passa.

- Maintenant, le soleil.

- Excusez-moi, mais je n'ai pas ce pouvoir.

- Si.

Je haussai les épaules et me concentraï. Je visualisais un soleil d'été. Le nuage de pluie s'évapora, pour laisser la place à un soleil radieux et chaleureux.

- Maintenant, regarde.

Je regardai l'arbrisseau croître. Il devint un énorme chêne.

- Ceci est un cadeau pour toi, Alice. Il est le signe que tu peux venir quand tu veux et que tu seras toujours la bienvenue dans mon pays, expliqua le roi.

- Merci.

- Tu as dit que ta terre était détruite et dépouillée de vie. Eh bien, plante ces graines et ta terre redeviendra verte et pleine de vie, dit-il en me donnant quatre graines.

- Merci, mais je doute que je puisse avoir grand-chose avec seulement quatre graines.

Le roi rigola puis dit :

- Elles sont puissantes.

- Merci, je veillerai à ne pas les perdre. Ecoutez, merci beaucoup pour votre accueil.

La foule applaudit.

Le roi m'embrassa sur les deux joues puis me dit que je pouvais revenir quand je le voudrais. Je les remerciai encore une fois et je disparus avec Tom.

*

Quand nous arrivâmes sur la Terre de Souffle, je donnai deux graines à Tom.

- Prends-les et mets-les au sud et ou nord. Moi, je vais mettre les deux autres à l'ouest et à l'est.
- J'y vais. Tu sais...
- Quoi ?
- Non, rien.

Je haussai les épaules. Nous partîmes, chacun dans une direction opposée.

J'allai d'abord à l'ouest, vers l'Océan. Quand j'y arrivai, je plantai la graine. Aussitôt, une jungle poussa en cinq secondes.

Je la regardai puis m'assis sur le sable chaud. J'enfouis mes pieds dans le sable. Je me demandais ce que j'allais devenir. Plus de famille, ni d'amis, plus de Benjamin. Je suis reine de quelque chose que je ne connais pas. Je pensais que Benjamin serait toujours là pour m'aider. Je me disais que tout irais pour le mieux. Je méditais. Qu'est-ce que je vais faire ? Ma famille me recherche, mais je n'ai pas le droit de sortir.

« Tu t'occuperas de ça plus tard. Maintenant, vis le moment présent. » me dis-je

Je réfléchissais et, pour la première fois, je ne me sentais pas triste que Benjamin ne soit pas à côté de moi car je

sentais sa présence même s'il n'était pas là. Je souris et me couchai dans le sable, enfin heureuse.

.....

Cédrine Tille, 7 VSB, mai 2011